BIBLIOGRAPHIE

CATHOLIQUE,

REVUE CRITIQUE

des Ouvrages de Religion, de Philosophie, d'Histoire, de Littérature, d'Education, etc.,

destinée

AUX ECCLÉSIASTIQUES, AUX PÈRES ET AUX MÈRES DE FAMILLE,
AUX CHEFS D'INSTITUTION ET DE PENSION DES DEUX SEXES,
AUX BIBLIOTHÈQUES PAROISSIALES, AUX CABINETS DE LECTURE CHRÉTIENS,
ET A TOUTES LES PERSONNES QUI VEULENT CONNAITRE LES BONS LIVRES
ET S'OCCUPER DE LEUR PROPAGATION.

TOME XXXIX.

JANVIER A JUIN 1868.

PARIS,
AU BUREAU DE LA BIBLIOGRAPHIE CATHOLIQUE,
RUE DE SÈVRES, 31.

1868



PARIS. — IMP. DE VICTOR GOUPY, RUE GARANCIÈRE, 5.

BIBLIOGRAPHIE
CATHOLIQUE.

TRENTE-NEUVIÈME VOLUME.

Ceux de nos lecteurs qui ont suivi nos travaux pendant l'année qui vient de finir savent déjà qu'ayant eu le bonheur de déposer aux pieds du saint Père, pendant notre séjour à Rome au mois de juin, la collection de la *Bibliographie catholique*, Sa Sainteté a eu la bonté de nous honorer d'une lettre qui est tout à la fois, pour nous et pour tous ceux qui participent à notre œuvre et qui la soutiennent, la plus haute récompense et le plus précieux encouragement que nous pussions ambitionner.

Mais nos abonnés récents, toujours nombreux au renouvellement d'une année, ne connaissant pas cette lettre, à laquelle nous attachons un si grand prix, pouvons-nous mieux commencer notre trente-neuvième volume qu'en la leur communiquant? — Nous la donnons donc ici, en français d'abord, en latin ensuite, comme un titre d'honneur dont nous ne saurions trop nous montrer heureux et reconnaissant, et nous la recommandons à toute l'attention de ceux qui nous lisent, en les priant de la faire connaître autour d'eux. J. D.

LETTRE ÉCRITE
PAR L'ORDRE ET AU NOM DE SA SAINTETÉ PIE IX
A M. L'ABBÉ DUPLESSY
CHANOINE HONORAIRE DE BORDEAUX, D'ALGER ET DE NEVERS,
DIRECTEUR DE LA *Bibliographie catholique*.

Très-illustre, très-révérend et digne Monsieur,

Le très-saint Père s'est réjoui de vous entendre recommander à plus d'un titre par l'un des plus éminents prélats des Gaules (1), pour les soins que vous avez donnés soit à étendre l'uniformité de la sainte

(1) Son Eminence le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux.

liturgie (1), soit à procurer l'accroissement du clergé, principalement à l'étranger (2) ; mais il a été surtout ravi de l'ouvrage que vous avez entrepris depuis longtemps, et qu'avec une admirable constance et un travail assidu de vingt-sept années, vous avez conduit au trente-septième volume sous le titre de *Bibliographie catholique*. Entre les principaux artifices de corruption par lesquels les ennemis du nom chrétien et autres hommes pervers attaquent la foi et les mœurs du peuple, il faut certainement mettre au premier rang ce déluge de mauvais livres qui, confiés chaque jour à la presse, se répandent à travers les villes, les bourgs et les campagnes. Sans doute, des hommes aussi doctes que pieux opposent çà et là à ce fléau des ouvrages étendus ou de simples opuscules, par lesquels ou ils établissent la vérité de la doctrine catholique, ou ils detruisent les sophismes élevés contre elle, ou ils jettent dans les âmes, par diverses industries, les bons principes et la semence des vertus. Mais cet antidote serait peu profitable, si ceux qui examinent sérieusement les divers ouvrages n'avertissaient les fidèles de la malice et du danger des uns et de l'utilité des autres, surtout la plupart des mauvais dissimulant avec soin leur poison, et le faisant boire d'ordinaire sans qu'on y pense, et même y condamnant malgré eux les plus indifférents, tandis que les bons livres ne se répandent pas avec la même facilité, et tombent bientôt dans la haine et le mépris, sous la sentence unanime de ces journaux qui s'arrogent le droit de former l'opinion publique. — Vous vous êtes donc imposé, pour le service du peuple chrétien, pour la défense de la religion et des mœurs, la tâche laborieuse et difficile de lire tous les écrits, afin de pouvoir séparer le bon du mauvais, mettre l'un sous les yeux de tous et arracher l'autre de toutes les mains. Notre très-saint Père le Pape Pie IX, bien qu'il n'ait pu encore, absorbé par tant de soins, parcourir les volumes que vous lui avez offerts, en a cependant reçu le don avec grand plaisir, et regarde votre œuvre comme digne de toute louange. Il n'a pas jugé de peu de valeur les tables jointes à chaque volume, et au moyen desquelles on peut saisir d'un seul regard non-seulement le titre et le caractère des livres examinés, mais leur danger, leur utilité, leur convenance pour la classe et les dispositions de chaque

(1) Par de très-nombreuses éditions du missel, du bréviaire et du paroissien romains, publiées par M. Mame, de Tours.

(2) Comme administrateur des fondations catholiques anglaises et écossaises en France.

lecteur. — Pour tous ces motifs, et aussi pour avoir donné à votre pays une histoire littéraire de cet âge, Il m'a ordonné de vous féliciter en son nom. Il veut aussi que je vous assure qu'il Lui serait très-agréable de vous voir persévérer dans votre entreprise, travailler avec la même ardeur à la gloire de Dieu et au salut du prochain, et consacrer à de si nobles causes le talent qui vous a été confié. Comme augure de la faveur divine, comme gage de sa gratitude et de sa bienveillance paternelle, Il vous accorde de tout son cœur, à vous, et aussi, suivant votre demande, à ceux qui s'appliquent avec vous à la même œuvre ou lui viennent en aide, la Bénédiction Apostolique.

Pour moi, en obéissant bien volontiers à l'ordre du saint Père, je veux ajouter ici mes félicitations personnelles, et le témoignage de mon estime particulière, et demander pour vous à Dieu tous les dons salutaires.

Je suis, très-illustre, très-révérend et digne Monsieur,

Votre respectueusement dévoué serviteur,

François MERCURELLI,
Secrétaire de Sa Sainteté pour les lettres latines.

Rome, le 18 septembre 1867.

TEXTE LATIN.

Perillustris et adm. Rnde Dne Dne Obsme,

Gavisus est SSmus Dominus, non uno te commendari nomine ab altero ex eximiis Galliarum Præsulibus ob curas quas impendisti sive promovendæ uniformitati sacræ liturgiæ, sive incrementis cleri, potissimum exteri; sed in primis delectatus est opere a te jamdiu suscepto, et egregia constantia diuturnoque septem et viginti annorum labore perducto ad tricesimum septimum volumen, cui titulum inscripsisti *Bibliographiæ catholicæ*. Profecto, inter præcipuas corrumpendi artes, quibus vel christiani nominis osores, vel alii perditi homines insidiantur populi religioni et moribus, primas tenere putandum est nefariorum librorum colluviem, quæ prælo quotidie commissa, per urbes, pagos agrosque diffunditur. Equidem, huic pesti a doctis piisque viris passim opponuntur opera modo gravia,

modo minuta, quibus aut catholicæ doctrinæ veritatem adstruunt, aut objecta sophismata diluunt, aut varia ratione sana principia virtutumque semina ingerunt animis. Verum exigui esset emolumenti ejusmodi antidotum, nisi per eos qui utraque scripta serio expendunt monerentur fideles de pravitate ac periculo priorum, et de aliorum utilitate, præsertim cum plerique e flagitiosis libris venenum suum abdere studeant, ac propinare necopinantibus incuriosisque etiam et invitis obtrudi soleant; probi vero non æque facile vulgentur, et in invidiam illico ac contemptum vocentur a conspirante earum ephemeridum voce, quæ sibi publicæ opinionis constituendæ jus asserunt. Cum itaque tu in populi utilitatem religionisque et morum tutelam arduum laboriosumque opus susceperis omnia lustrandi scripta, ut separare possis pretiosum a vili, et alterum subjicere oculis, alterum e manibus subducere, SSmus Dominus Pius IX, licet oblata a te volumina, tot occupatus curis, nondum evolvere potuerit, acceptissimum tamen habuit munus, propositumque tuum omni laude dignum censuit. Nec parum pretii accedere putavit operi ex adjectis unicuique volumini tabulis, quarum ope uno conspectu assequi licet non modo librorum a te expensorum titulum et indolem, sed periculum, utilitatem, opportunitatem pro cujusvis e lectoribus conditione et adjunctis. Hisce itaque de causis, me tibi gratulari jussit suo nomine, atque etiam quod historiam bibliographicam hujus ætatis genti tuæ paraveris. Certiorem autem te fieri voluit gratissimum Ei futurum si perstes in cœpto, et alacriter Dei gloriæ proximorumque saluti adlaborare pergas, talentumque tibi creditum nobilissimis hisce causis impendere. Divini vero favoris auspicem, suique grati animi et paternæ benevolentiæ pignus, tibi, iisque etiam, uti postulas, qui tecum in idem opus incumbunt aut ipsi opitulantur, Benedictionem Apostolicam peramanter impertit.

Cui mandato dum ultro libenterque pareo, peculiaria quoque gratulationis meæ ac præcipuæ æstimationis officia tibi exhibeo, cui adprecor a Deo fausta omnia et salutaria.

Tui, perillustris et adm. Rnde Dne Obsme,

addictiss., obsmus famulus.

Franciscus MERCURELLI,

SSmi Dni secret. ab epistolis latinis.

Romæ, die 18 septembris, 1867.

L'ACADÉMIE FRANÇAISE ET LES ACADÉMICIENS.

LE XVIII[e] FAUTEUIL.

Noms et prénoms.	Dates de Naissance.	Dates de Réception.	Dates de Mort.
Honorat Laugier de Porchères.	?	1634	1653
Paul Pellisson-Fontanier.	1624	1653	1693
François de Salignac de la Mothe Fénelon.	1651	1693	1715
Claude Gros de Boze.	1680	1715	1753
Louis de Bourbon-Condé, comte de Clermont.	1709	1754	1771
Pierre-Laurent Buirette de Belloy. . . .	1727	1771	1775
Emmanuel-Félicité de Durfort, duc de Duras.	1715	1775	1789
Dominique-Joseph Garat.	1749	1795	1833
Louis-François, cardinal de Bausset. . .	1748	1816	1824
Hyacinthe-Louis de Quélen.	1778	1824	1839
Matthieu-Louis, comte Molé..	1781	1840	1855
Frédéric-Alfred-Pierre, comte de Falloux.	1811	1857	»»

LAUGIER DE PORCHÈRES. — PELLISSON.

Ne confondons pas Laugier de Porchères, qui inaugure ce dix-huitième fauteuil, avec d'Arbaud de Porchères, que nous verrons assis le premier au sixième : ils n'étaient pas même parents. Suivant une note envoyée d'Aix à d'Olivet, il n'y eut jamais de famille *de Porchères* en Provence. Porchères est un petit village près de Forcalquier, dont Arbaud possédait une portion et Laugier une autre, et nous venons d'écrire le nom de famille de chacun d'eux. Il faut donc rejeter comme fable ce que raconte Tallemant, qu'ils se traitaient l'un l'autre de bâtard, et se refusaient réciproquement l'honneur d'être de la maison chimérique de Porchères. La famille Laugier, de la branche des seigneurs de Verdaches, était d'une bonne et ancienne noblesse de Provence. L'histoire de notre académicien est fort obscure; néanmoins, on peut le suivre à la trace de ses vers, publiés tous dans les recueils du temps. — On le trouve à la cour d'Henri IV, on ne sait en quelle qualité, dès 1594, car, cette année-là, il composa les vers d'un *ballet sur la naissance de Monsieur de Vendôme.* Vers le même temps, il fit des *stances sur les*

des matières ordinairement écartées, nous ne savons pourquoi, des traités du même genre. Les lectures énervantes, les tendresses de *bon ton*, sont, en effet, pour une large moitié dans ces défaillances de la foi qui se généralisent depuis un demi-siècle, et dont gémit et s'effraie tout esprit chrétien. Signalons encore le chapitre des visites, où une fine ironie s'attache à délivrer de leur masque mille petits travers réputés vertus de bon lieu et fleurs du savoir-vivre. — Plusieurs règlements pour le jour, la semaine, le mois, l'année, forment le couronnement et le résumé du volume : ils sont courts, clairs, complets : y conformer sa vie serait évidemment aborder la grande œuvre de la sanctification, et y avancer sûrement.

V. POSTEL.

11. **DES ESPRITS,** *de l'Esprit-Saint et du miracle dans les six premiers et les six derniers siècles de notre ère, et spécialement des résurrections de morts, des exorcismes, apparitions, transports, etc., extraits des bollandistes et des procès de canonisation. — Troisième mémoire : Manifestations thaumaturgiques*, par M. J.-E. DE MIRVILLE. — Tome I, sixème de l'ouvrage complet. — 1 volume in-8° de XLVIII-488 pages (1868), chez F. Wattelier; — prix : 7 fr.

12. **APPENDICES** *et supplément du 1er volume du troisième mémoire, par* LE MÊME. — In-8° de 180 pages (1868), chez le même éditeur; — prix : 2 fr.

Voici le premier volume du troisième *Mémoire*, ou troisième et dernière partie du grand travail de M. de Mirville sur les *Esprits*. Il a pris son sujet immense d'abord par ses deux extrémités : le spiritisme idolâtrique et le spiritisme contemporain. Allant au plus près et au plus pressé, il s'est jeté à travers ces flots de spiritisme qui, partis d'Amérique, ont depuis envahi la France, l'Europe et le monde, tellement qu'aujourd'hui on ne compte pas moins de vingt millions de médiums, dix millions pour l'Amérique seulement. Avec toute l'autorité du savoir et de la foi, il a défié la science incrédule d'expliquer ces manifestations mystérieuses, et il a donné à la science croyante le mot de l'énigme, en lui nommant, en lui montrant partout le grand agent qui cherchait à se faire oublier ou nier : Satan (Voir nos tomes XIII, p. 164, et XV, p. 237) ! Tel était l'objet de son premier *Mémoire*. — Dans le second, qui n'a pas exigé moins de quatre volumes, sortant de l'ère contemporaine, laissant derrière lui dix-huit siècles de christianisme, il s'est plongé dans les profondeurs de l'antiquité païenne, et c'est encore par Satan, par Satan et ses suppôts, par les esprits, au feu de l'enfer, qu'il a éclairé ces ombres terribles et impures. Désormais, le paga-

nisme dans toutes ses phases, fétichisme, cosmolâtrie, astrolâtrie, anthropolâtrie, nécrolâtrie, n'est pas autre chose, pour qui veut voir, que l'intervention, que l'action permanente de Satan et de ses anges dans le monde ; c'est toujours Satan qui, sous une forme quelconque, fétiche brut ou astre brillant, animal ou héros, se fait adorer ; c'est toujours lui qui parle par les oracles, par les statues et les monuments, par les mystères de la nécromancie et de la théurgie sacerdotale ; c'est devant lui et ses incontestables manifestations, et non devant des idoles de bois ou de métal, devant un bœuf ou un oignon, que le genre humain tout entier, non-seulement vile populace et prêtres intéressés, mais philosophes et poètes, princes et magistrats, est resté et reste encore, sur toutes les plages non éclairées par le christianisme, courbé en crainte et en adoration. Voilà ce que nous avons osé appeler une théologie nouvelle et une véritable philosophie de l'histoire (Voir nos tomes XXIX, p. 188, et XXXI, p. 27).

Jusqu'ici, M. de Mirville n'avait guère été que démonologue, qu'historien véridique du mensonge ; et ce n'était que pour dévoiler le mensonge, que pour arracher le masque aux démons et à Satan, que pour interpréter toutes les fausses religions, qu'il les avait rapprochées accidentellement de la vraie, qu'il avait fait intervenir quelquefois Dieu et les anges. Aujourd'hui, comme il y a dix-huit siècles, les *esprits* fuient devant l'*Esprit*, l'Esprit-Saint ; aujourd'hui, les manifestations *fluidiques*, *historiques* et autres, cèdent aux manifestations *thaumaturgiques ;* aujourd'hui, Dante sort de l'enfer et monte au ciel, il écrit son *Paradis*, et de démonologue il se fait hagiographe. Mais, même au ciel et parmi les saints, on peut toujours le montrer au doigt, et se dire : Voilà l'homme qui est descendu dans l'enfer et qui en a rapporté les mystères. Et c'est là le côté original de ce livre, ce qui le distingue de toute autre histoire de saints et de miracles : dans un parallélisme continu, les deux surnaturels, le surnaturel démoniaque et le surnaturel divin, s'expliquent l'un par l'autre, et l'on ne saurait dire quel secours la critique et l'histoire tirent de tant de merveilleuses analogies. Dans le récit et la critique des miracles, l'auteur n'est pas de l'école des Baillet et des Launoy, des Tillemont et des Godescard, et il ne pouvait pas en être : il a trop vu le prodige réel là où personne n'a su le voir, dans le monde démoniaque, pour ne pas le voir là où tout l'univers l'a vu, hormis quelques hypercritiques aveuglés, dans le

monde divin. Il n'est même pas de cette école qu'il appelle *concessioniste*, de l'école du prince de Broglie ou même de M. de Montalembert, qu'il trouve quelquefois trop timide dans l'affirmation, ou trop rationaliste dans l'explication naturelle du miracle ; il l'affirme, lui, il le proclame tel, sur la foi des pères et des écrivains ecclésiastiques, sur la foi des populations chrétiennes, sur la foi des bollandistes, et, par-dessus tout, sur la foi de l'Eglise dans les procès de canonisation. Il ne permet pas qu'on retranche rien aux récits miraculeux transmis par de telles autorités ; il veut même qu'on ajoute aux bollandistes, dont, avec le cardinal Pitra, il déclare la critique trop sévère, et il fait rentrer dans l'histoire la prétendue légende des onze mille vierges. Déclarera-t-on la sienne trop facile ? Peut-être ; mais, à tout prendre, il y a beaucoup moins à retrancher chez lui qu'il n'y a à ajouter dans les livres de l'école « concessioniste. » — Donc, il entreprend aujourd'hui de raconter l'histoire du miracle dans l'Eglise, et particulièrement du miracle des miracles, de celui qui viole le plus grand nombre des lois de la nature, de la résurrection des morts. Le miracle, il ne le prend pas dans l'Evangile : il le prend au cénacle où l'Esprit-Saint fait son entrée dans l'Eglise ; il le suit sur les pas des apôtres et de leurs premiers disciples pendant tout le Ier siècle ; et, chemin faisant, il ne manque pas de réfuter les sottes interprétations du *renanisme*, et de mettre en parallèle les vrais thaumaturges et les démoniaques, saint Pierre et Simon le magicien, saint Jean et Apollonius de Thyane. Au IIe siècle, le démon, qui sent que le monde lui échappe, redouble d'efforts pour ressaisir l'empire ; il lâche ses suppôts, et tous les dieux réagissent contre un seul. Ce sont, tour à tour ou simultanément, les gnostiques, les montanistes, les alexandrins, médiums possédés, médiums faux prophètes, médiums beaux esprits ; mais les exorcismes et les autres déploiements de la puissance divine en ont raison, et l'Esprit-Saint, armé du vrai miracle, poursuit sa marche triomphante dans le monde. Le miracle continue au IIIe siècle, malgré les persécutions et le spiritisme démoniaque de Manès. Il s'étend avec l'Eglise au IVe siècle ; il envahit l'Orient, il remplit le désert, il éclate au ciel avec la croix de Constantin, il arrive jusqu'à nous porté par les témoignagnes écrasants de saint Ambroise, de saint Hilaire, de saint Augustin, de tous les pères de ce IVe siècle. Viennent les barbares au Ve siècle, et ils tomberont comme le paganisme sous les coups du miracle. L'Orient a ses stylites, l'Occident ses thaumaturges, devant

lesquels fuient les fléaux, s'arrêtent les Alaric et les Attila, pendant que saint Patrice dompte, à force de miracles, l'Irlande païenne. Même lutte et même triomphe au VIe siècle. Le miracle expulse le druidisme de la Bretagne ; il s'établit aux quatre points cardinaux de la Gaule, et y fixe quatre centres d'action ; il conquiert la France et fonde la monarchie française. — Ainsi, M. de Mirville poursuit le naturalisme partout, et d'étape en étape le protestantisme, qui voulait confiner le miracle au temps des apôtres, et qui est obligé de lui ouvrir d'abord le Ier siècle, puis le IIe, puis le IIIe, enfin le IVe, et qui, poussé toujours en avant, finit par avouer qu'il n'a jamais cessé entièrement d'exister dans l'Eglise chrétienne. Maintenant, il va franchir six siècles de nos annales ecclésiastiques, et nous transporter avec lui au XIIIe siècle, où il pourra appuyer la tradition du miracle, non plus sur le simple témoignage, mais sur des discussions et des démonstrations juridiques, élevées à un degré d'évidence et de certitude que les tribunaux humains ont rarement atteint, et qu'ils n'ont certainement jamais dépassé.

Toutefois, pour relier quelque peu les deux parties de son œuvre, et pour empêcher, comme il dit, la prescription du miracle, il nous offre dès aujourd'hui, dans la résurrection de Milès par saint Stanislas de Pologne, un spécimen de la tradition miraculeuse consacrée par l'Eglise, et, dans la légende de Notre-Dame de Cerca, un second spécimen de toutes les preuves entassées à l'appui d'une simple *légende*, et de tout ce qu'il en coûte pour la rejeter. Tel est l'objet du *supplément*, auquel il ajoute quelques-uns de ces appendices dont nous avons dit plus d'une fois la curiosité. Signalons, entre autres, celui relatif aux résurrections animales, où il soutient, sur des preuves non dénuées de vraisemblance, la résurrection et le paradis des bêtes.

Encore un volume consacré aux six derniers siècles, et M. de Mirville aura achevé son grand ouvrage. C'est bien lui qui, en déposant l'outil, pourra dire qu'il a élevé un monument plus durable que l'airain, durable comme son sujet lui-même, qui va de la terre au ciel et à l'enfer, du temps à l'éternité. U. MAYNARD.

13. **ÉTUDES** *sur le symbolisme de la nature*, par Mgr DE LA BOUILLÈRIE, évêque de Carcassonne. — *Création animée* ; — 1 volume in-8° de 446 pages (1867), chez Martin-Beaupré frères ; — prix : 6 fr.

Nous avons dit déjà avec quel bonheur d'idées et d'expressions

Mgr de la Bouillerie a su interpréter le langage de la *nature inanimée* (t. XXXVII, p. 468). Il nous reste à faire connaître comment le savant et aimable prélat a traité la seconde partie de son grand ouvrage : *la Nature animée.*— Ici, le lecteur n'a plus sous les yeux les formes et les phénomènes de la matière inerte, c'est-à-dire les mille tableaux qu'offrent à l'envi le ciel avec ses astres, sa lumière et ses orages, la terre avec ses montagnes, ses lacs, sa verdure et ses fruits, la mer avec ses immenses horizons et l'infinie variété de ses produits. C'est la vie qui vient, sous ses aspects divers, lui présenter de nouveaux symboles ; ce sont les animaux qui, par leurs aptitudes, leurs instincts, leurs habitudes ou leurs caprices, lui parlent à leur tour et s'offrent à l'instruire. La poésie y perd peut-être quelque chose, mais les leçons deviennent plus saisissantes et plus fortes. « En effet, dit très-bien Mgr l'évêque de Carcassonne, à mesure que « les êtres s'élèvent sur l'échelle de la création, ils redisent plus « éloquemment le nom de Dieu. Le ciron, que mon œil voit à peine « mais qui possède la vie, a reçu davantage des mains du Créateur « que le plus brillant des soleils ; et aussi, avec plus d'éloquence et « d'harmonie que tous les astres, cette petite vie imperceptible cé-« lèbre en ses frémissements la gloire du Très-Haut. C'est surtout en « présence des êtres animés que je m'écrie avec saint Ambroise : « Pour manifester la divine sagesse, le témoignage de la nature vaut « mieux que tous les arguments de la science (p. 12). » Et puis, le règne animal est le nôtre ; l'instinct de la brute imite souvent l'intelligence de l'homme : nous avons donc là plus de rapports à recueillir et plus de conclusions pratiques à tirer. Le poisson, par exemple, rappelle au pèlerin de ce monde ses courses errantes, ses luttes continuelles, la légèreté qui le pousse vers l'appât du mensonge, l'inspiration de la grâce qui l'attire vers le filet de Jésus-Christ, pêcheur et poisson mystique tout ensemble. L'oiseau, par son chant, par son vol hardi, par son existence voyageuse et par les doux mystères de son nid soyeux, devient tout à la fois la figure des anges, des saints, des âmes célestes attachées à un corps mortel, et symbolise en même temps la prière, la vigilance, le caprice, la présomption, le repos dans les bras de Dieu, etc. Ainsi, l'aigle fendant la nue pour chercher la lumière du soleil, c'est le génie, la sainteté ou l'orgueil ; la colombe, c'est la grâce, la pureté, la méditation, le goût de la solitude ; le passereau, c'est l'humilité s'abritant sous le toit de l'Eglise pour s'y nourrir du froment de Jé-

sus-Christ. Et quels enseignements ne nous donnent pas l'hirondelle, cette rapide et exacte messagère, si douce, si confiante, si inoffensive; la poule et le coq, emblèmes de la maternité, de la providence, de la prédication évangélique; le lion et la lionne, types du courage et de l'amour; le cerf et la biche, images du chrétien dans son rapide trajet à travers les montagnes et les plaines au delà desquelles jaillissent les sources de la vie et du bonheur; le cheval, courrier et soldat, dont le frein et la discipline doublent la force; le chien, ce modèle de la fidélité, on dirait presque du dévoûment; la brebis et l'agneau, destinés par Notre-Seigneur lui-même à représenter l'Eglise! Que ne nous disent point encore l'abeille laborieuse, avec son miel si fort et si doux, et cette cire qui brûle devant le tabernacle comme devrait le faire l'âme vraiment chrétienne; le papillon, cet être si léger, qui ne se fixe point à la terre, ne se nourrit que de parfums et se rajeunit dans la mort; enfin l'araignée elle-même, insecte repoussant, fourbe et cruel, mais qui se consume en travaillant, comme les bons ouvriers de l'Evangile? Partout un exemple à suivre ou un défaut à éviter. Il n'est pas jusqu'aux animaux féroces, jusqu'aux oiseaux voraces et funèbres, jusqu'aux vers de terre, qui ne méritent d'être interrogés.

Mgr de la Bouillerie a donc été aussi bon interprète de la *nature animée* que de la *nature inanimée*. Mais convient-il de dire qu'il a épuisé son sujet? Non. Son premier soin, remarque-t-il en commençant, a été de ne point étendre ses études à l'universalité des objets créés, mais de se restreindre à ceux qui ont paru lui offrir plus d'importance au point de vue symbolique. Il s'est également borné à grouper autour de ces mêmes objets les symboles les plus saillants et les plus instructifs. Le monde des symboles est le monde de la création multipliée à l'infini, parce qu'il est le monde des idées divines que reflète chaque objet créé. Comment donc essayer de décrire ce qui est vaste comme l'intelligence de Dieu?... Une extrême sobriété dans le choix des matières lui a semblé devoir être la première condition de son travail (p. 5), et il a eu raison. Quant à la marche de l'ouvrage, elle est la même dans les deux volumes. On y trouve une sorte de dictionnaire symbolique, dont chaque article a pour base l'Ecriture sainte, et pour développement la tradition. Le vénérable auteur a jugé sagement que la science dont il s'occupe est essentiellement traditionnelle, et qu'il appartient à l'Eglise de la diriger. S'il ne s'interdit point

l'expression de ses propres sentiments, il met un soin scrupuleux à les maintenir dans la ligne de l'enseignement commun. La précaution semble d'autant meilleure que l'imagination, en pareille matière, est sujette à de plus grands écarts. Donc, l'œuvre de Mgr de la Bouillerie est une œuvre solide, intéressante, suffisamment complète et parfaitement sûre au point de vue de la doctrine. —Un écrivain exprimait dernièrement le désir qu'on en publiât une édition populaire. L'intention était bonne, et justifiée à bien des égards; nous croyons cependant qu'il y aurait à faire quelque chose de mieux encore. Le symbolisme, nous le disions dans notre premier article, multiplie ses richesses selon la portée, les aptitudes et les besoins de chaque esprit. De là, quantité d'objets qui, par une apparente contradiction, présentent les sens les plus opposés. Pour saisir ces nuances et en tirer profit, pour comprendre, par exemple comment Notre-Seigneur a pu voiler quelquefois ses perfections sous un symbole abject, il faut non-seulement une assez grande portée d'intelligence, mais encore une certaine instruction, qui n'est point l'apanage du grand nombre. Cette considération nous incline à croire qu'un abrégé très-élémentaire, où seraient mentionnés seulement les symboles les plus clairs et les plus faciles, aurait une utilité plus réelle qu'une édition populaire des deux volumes. Le peuple y apprendrait mieux à lire dans le grand livre de la nature. —Nous soumettons cette pensée au vénérable auteur. LE VERDIER.

14. **FABLES** *choisies* de J. DE LA FONTAINE, *accompagnées de notes*, par M. A. DE CLOSSET, professeur de rhétorique française à l'athénée royal de Bruxelles. — 1 volume in-12 de XX-608 pages (1867), chez V. Devaux et Cie, à Bruxelles, chez W. Van Gulick, à Bois-le-Duc, et chez C. Dillet, à Paris; — prix : 3 fr. 50 c.

Nous voici bien loin du temps où les chefs-d'œuvre de l'esprit humain ne figuraient entre les mains de la jeunesse des écoles qu'en volumes de chétive et mesquine apparence, parcimonieusement semés de quelques notes souvent rédigées en latin. En parcourant la galerie de l'enseignement à l'exposition universelle, on a pu se faire une idée du progrès immense accompli sous ce rapport, grâce à l'initiative de deux ou trois grandes maisons de librairie. Le format des auteurs classiques a grandi, l'impression et la révision du texte ont été l'objet de soins tout spéciaux, les notes ont été multipliées au point de paraître parfois submerger l'original, ce qui, évidemment,

est un excès. Ces améliorations, dont on jouit à des prix d'une modération étonnante, se sont propagées aussi parmi nos voisins, à en juger par cette édition de La Fontaine qui nous arrive de Bruxelles, et qui pourrait sans désavantage figurer parmi les publications de nos meilleures librairies classiques. Rien n'a été négligé pour en faire un livre aussi instructif que commode et agréable. On a suivi pour le texte le célèbre Walknaer, en ayant soin néanmoins d'indiquer les variantes. Les annotations de M. de Closset attestent une étude approfondie non-seulement de La Fontaine, mais des critiques qui ont exercé leur talent en examinant les beautés du fabuliste, Chamfort, Batteux, Laharpe, Marmontel, Villemain, Géruzez, etc.

Parmi ces notes si variées, les unes, purement grammaticales, philologiques ou historiques, se bornent à éclaircir le sens des termes qui ont été jugés obscurs ou d'une correction insuffisante. Ici, certains détails pourraient être supprimés sans inconvénients; par exemple, dans un livre où l'on cite en grec et sans traduction Hérodote (p. 217) et Diodore (p. 535), est-il bien nécessaire d'expliquer (du moins à des Français, sinon à des Belges) le sens du mot *gare!* dans ces paroles de l'hirondelle aux petits oiseaux : *Gare la cage ou le chaudron* (p. 22); ou celui du mot *canaille* dans la harangue du maître d'école à l'enfant qui se noie : *Toujours veiller à semblable canaille* (p. 49)? D'autres notes sont destinées à exercer le jugement et à développer le goût. Elles appellent l'attention du lecteur sur la justesse, la naïveté, la vivacité et les autres qualités de l'expression. M. de Closset a rendu ces petits aperçus littéraires plus intéressants par des rapprochements entre La Fontaine et les auteurs qu'il a imités ou qui lui ont fait des emprunts. Il cite aussi fréquemment les jugements des critiques les plus célèbres, tout en se réservant de les contrôler.

Une dernière catégorie de notes, — et celles-ci sont d'une portée plus élevée que les précédentes, — se rapporte à la moralité des fables. M. de Closset, qui a éliminé toutes celles dont le sujet plus ou moins licencieux rappelait trop l'auteur de *Joconde*, signale au passage tous les traits suspects, toutes les maximes et toutes les leçons équivoques ou dangereuses. Peut-être trouvera-t-on qu'il a poussé la sévérité un peu loin; ainsi, il blâme la moralité des deux premières fables, la *Cigale et la fourmi*, le *Corbeau et le renard*. La première, dit-il, enseigne la dureté, la seconde apprend moins aux enfants à ne pas laisser tomber le fromage de leur bec (ce sont des termes empruntés à Chamfort) qu'à le faire tomber du bec d'un

personne de Jésus-Christ, qui a donné sur ce sujet tant de beaux exemples, et proposé des paraboles qu'on ne peut lire sans attendrissement, telles que celles du bon pasteur, de la brebis égarée, de l'enfant prodigue. — Dans la seconde partie, le pécheur est supposé revenu à Dieu ; on s'attache à lui dépeindre le bonheur de son nouvel état, et à lui présenter les moyens d'y persévérer, en lui recommandant la pratique des vertus essentielles, l'amour de Dieu et du prochain, et la fuite de certains vices tels que la médisance. — Dans la troisième partie, sont indiqués les moyens d'avancer dans la perfection et d'assurer son salut. Cette partie roule tout entière sur la grâce, la prière et la sainte communion. L'auteur, qui a travaillé activement à la conversion dés pécheurs quand les forces de la jeunesse et de l'âge mûr secondaient son zèle, a voulu leur être encore utile en consignant dans un ouvrage modeste le résumé de son expérience : en parlant de la miséricorde de Dieu, il ne cesse de faire preuve lui-même de miséricorde. Son livre s'adresse à la fois aux pécheurs et à ceux qui veulent les ramener de leurs égarements. Puisse-t-il opposer quelque barrière à l'influence pernicieuse de tant de livres nouveaux qui semblent ne viser qu'à l'empoisonnement des âmes !

43. **ŒUVRES** *complètes de saint* Alphonse DE LIGUORI, *traduites de l'italien et mises en ordre par* les PP. Léop. DUJARDIN et Jules JACQUES, de la congrégation du très-saint Rédempteur. — ŒUVRES DOGMATIQUES, *traduites* par le P. Jules JACQUES. — Tomes I et II, — 2 volumes in-12 de XVI-552 et 538 pages (1866), chez H. Casterman, à Tournai, chez L.-A. Kittler, à Leipzig, et chez P.-M. Laroche, à Paris ; — prix : 3 fr. le volume.

Les PP. de la congrégation du très-saint Rédempteur établis en Belgique ont, depuis plusieurs années, commencé une traduction française complète des œuvres de leur glorieux fondateur. Ces œuvres s'adressant dans leur plus grande partie aux ecclésiastiques, nous louerions médiocrement l'entreprise, si saint Liguori eût ordinairement écrit en latin ; mais on sait que, pour bon nombre de ses ouvrages, il fit usage de la langue italienne, et dès lors une version se comprend, même pour le clergé ; à plus forte raison, et en tout cas, dès qu'il s'agit des opuscules destinés aux fidèles. Il faut donc ici accorder un premier éloge aux PP. Dujardin et Jacques. — Ils en méritent un second pour la bonne exécution de ce travail : le style en est correct, élégant même, quoique toujours simple, clair avant tout ;

des notes utiles, historiques, philologiques, biographiques, accompagnent le texte et servent à le mieux faire entendre par une foule de secours pour lesquels on aurait à feuilleter à tout instant les dictionnaires ; les citations ont été révisées et collationnées, traduites aussi, bien entendu, puisqu'il s'agit de toutes les classes de lecteurs ; enfin, le format est commode, la typographie agréable à l'œil ; d'excellentes tables analytiques permettent de trouver du premier coup l'endroit dont on a besoin : en sorte que rien ne manque à cette vaste et utile publication.

La partie ascétique, qui est arrivée au delà de la moitié, comprendra dix-huit volumes in-12 ; la partie dogmatique en aura sept ; les opuscules détachés en rempliront quatre ; plus une édition de propagande de quatorze volumes in-32, sous le titre de *Fleurs choisies de saint Liguori.*

Nous sommes en présence des deux premiers tomes réservés aux *Œuvres dogmatiques.* Pour comprendre la valeur de ces divers traités, il faut se faire du saint auteur une idée juste. Nous avons l'habitude, en France, de ne voir en lui que le théologien moraliste et l'ascète ; nous oublions qu'il ne fut pas moins éminent dans la théologie dogmatique et apologétique. On sait que cet admirable docteur avait fait le vœu de ne jamais perdre de temps : or, que l'on calcule ce qu'il a pu remuer d'idées pendant une vie de près d'un siècle, lorsque l'on songe d'ailleurs à la pénétration naturelle de son intelligence, à la ferme exactitude de son jugement, aux études brillantes de sa jeunesse, à son impatience de savoir dès qu'il entrevoyait un nouvel élément à mettre au service de l'Eglise. Saint Alphonse fit l'admiration de ses contemporains pour la variété de ses connaissances, lesquelles n'étaient point en lui superficielles et de simple étiquette : il possédait à fond la littérature, les mathématiques, la peinture, l'architecture, la musique, les langues, l'histoire, le droit civil et canonique, la philosophie, les saints pères, l'Ecriture sainte, la théologie, la rhétorique. On s'en aperçoit dans ses écrits, où pas une des questions les plus compliquées du savoir humain ne le trouve en défaut ou en faiblesse. Il s'y adresse tour à tour, et partout avec une entière compétence, aux gens du monde, dont il désire la sanctification, aux personnes consacrées à Dieu, dont il éclaire la voie plus parfaite, à la jeunesse, aux séminaires, au clergé des paroisses, aux congrégations et confréries, jusqu'à composer pour elles un recueil de cantiques avec la musique. Il traite

de la discipline ecclésiastique, des règlements des ordres religieux, et en particulier de celui qu'il a fondé, de la bonne administration des diocèses et des Etats, des gloires de la sainte Vierge, des missions paroissiales, de la manière d'annoncer la parole de Dieu, de la défense de nos dogmes, etc. ; et quand, pour sa canonisation, on soumet à l'examen ses divers manuscrits, dans lesquels le saint-siége n'a pas repris un mot, on constate qu'ils s'élèvent au nombre prodigieux de *dix-neuf cent treize !* S'étonnera-t-on, après cela, qu'une instance ait été introduite récemment pour le faire déclarer père de l'Eglise? Nous restons persuadés que cet honneur lui sera quelque jour accordé. — N'oublions pas non plus que le grand évêque n'a rien de nébuleux, que la phraséologie italienne n'est point son fait, et que, esprit éminemment pratique, c'est au positif, au réel, qu'il vise et aboutit toujours : *Quæsivit verba utilia*, comme le disent de lui ses nouveaux traducteurs, en empruntant un verset de l'Ecclésiaste (XII, 10).

Le premier de ces deux volumes contient : le traité de la *vérité de la foi*, contre les matérialistes, qui nient l'existence de Dieu, avec réfutation de tous leurs systèmes les uns après les autres ; contre les déistes, qui nient la religion révélée ; — une dissertation étendue sur les erreurs des incrédules modernes, dissertation suivie de réflexions sur la vérité de la révélation, et qui n'est, au fond, qu'un appendice au traité précédent. Si cela eût été possible, il nous semble que les traducteurs auraient bien fait de la fondre dans le traité même.

Le tome second donne la troisième partie du traité, et établit la divinité de l'Eglise catholique, seule société religieuse fondée par Dieu et lui rendant le culte qui lui appartient, tel qu'il veut le recevoir de sa créature. Ici, nous nous plaindrions qu'à la p. 297, sur la question du pouvoir spirituel, on n'ait pas assez distingué ce qui est de foi de ce qui est une simple opinion, si générale qu'on la suppose : *In dubiis libertas*, dit saint Augustin, aussi bien que *In necessariis unitas :* tout est là. Il faut éviter de fournir aux hérétiques des raisons spécieuses de rester loin de nous, et ne point dépasser, dans les définitions de l'Eglise, les termes exprès dont elle se sert, et la modération dont elle use. — Le volume se termine par un solide travail intitulé : *Évidence de la foi catholique démontrée par ses signes de crédibilité :* sainteté de la doctrine, conversion du monde, stabilité et uniformité des dogmes, prophéties, miracles, etc. Un

chapitre est consacré à une méthode abrégée pour convertir un infidèle, au moyen d'un dialogue entre le prêtre et le disciple. Il n'y a rien à répondre aux arguments qui y sont produits.

Nous désirons beaucoup que cette publication soit hâtée et s'achève bientôt. Elle sera utile non-seulement aux ecclésiastiques chargés d'enseigner, mais aux fidèles qui tiennent à s'édifier en s'instruisant, et non moins aux personnes que des doutes religieux tourmenteraient. V. POSTEL.

44. **ŒUVRES** *de* P. CORNEILLE; — *nouvelle édition, revue sur les plus anciennes impressions et les autographes, et augmentée de morceaux inédits, de variantes, de notices, de notes, d'un lexique des mots et locutions remarquables, d'un portrait, d'un* fac-simile, *etc.*, par M. Ch. MARTY-LAVEAUX. — Tomes IV–X. — 7 volumes in-8° de 514, 596, 660, 538, XXIV–696, 644 et 584 pages (1862), chez L. Hachette et Cie (*les grands Ecrivains de la France, nouvelles éditions, publiées sous la direction de M. Ad. Régnier*); — prix : 7 fr. 50 c. le volume.

Ces sept volumes complètent les œuvres de Corneille. Les tomes IV à VII achèvent le théâtre, qui remplissait déjà les trois volumes dont nous avons parlé précédemment (t. XXIX, p. 395). Les nouveaux volumes, conçus sur le même plan, méritent les mêmes éloges. On ne saurait trop louer, notamment, les notices mises en tête de chaque pièce, qui non-seulement nous en apprennent l'origine, la composition, les impressions diverses, les représentations depuis Corneille jusqu'à nous, mais qui en complètent la bibliographie et la critique en de curieux appendices, où sont rejetés les passages des auteurs latins ou espagnols imités par Corneille, les parallèles entre l'imité et l'imitateur, et les analyses ou extraits des divers auteurs qui se sont exercés sur le même thème; en sorte que nous avons à la fois l'histoire littéraire de la pièce et du sujet. — Le tome VIII est rempli tout entier par la traduction du livre de l'*Imitation*, acte de pénitence, a-t-on dit, pour une pièce licencieuse qui n'est certainement pas de Corneille, ou plutôt, acte de foi et de piété, acte de consécration exclusive à Dieu d'un beau génie partagé jusqu'ici entre le ciel et la terre. De toutes les œuvres de Corneille, c'est celle qu'il a le plus et le plus longtemps travaillée, et ce n'est pas celle qui, à quelque égard que ce puisse être, l'honore le moins comme homme, comme chrétien et comme poète : sans cette œuvre, où se déploient toutes les formes lyriques de la poésie française, on n'aurait jamais connu toute la souplesse de son talent. Remercions les

posée, aussitôt après sa mort, par les religieuses elles-mêmes, un peu languissante, monotone parfois, faible comme style, mais pleine de détails précieux qui parlent au cœur et sont tout un cours d'éminente spiritualité. C'est une lecture d'un charme parfait, d'une édification infinie, où l'œuvre de la grâce dans cette belle âme, la correspondance de celle-ci et ses merveilleuses grandeurs, forment un tableau ravissant. Vient ensuite un mémoire du frère aîné de Marguerite-Marie, composé sur la demande des supérieures de Paray-le-Monial, et qui roule, cela va sans dire, sur l'enfance et les circonstances de l'entrée en religion. Suivent de nombreuses biographies complétant le tableau, et offrant au pieux lecteur de nouveaux et touchants sujets d'édification. — Le tome second comprend les lettres de la bienheureuse, sa vie écrite par elle-même, ses avis aux novices et ses cantiques, qui sont d'une facture aisée et tout brûlants de l'amour qui consumait son cœur. Il y a dans ces divers écrits, dit avec raison l'éditeur, tant de lumière et de beauté, avec si peu d'étude et de combinaisons; tant de force et d'onction unies à tant d'aimable simplicité; l'amour divin surtout s'échappe si vivant de toutes ces paroles, qu'il est impossible de n'y pas sentir le souffle inspirateur du cœur de Jésus. La correspondance garde aussi l'empreinte du caractère de la bienheureuse, affectueux, délicat, expansif, digne de celle que ses litanies appellent l'ange des saints conseils, la très-douce maîtresse, la violette du jardin de François de Sales, la tourterelle gémissante, l'apôtre du cœur aimant. La diction est bien celle de cette grande époque, et tient de sainte Chantal et de l'évêque de Genève. Marguerite-Marie ne se lasse point de parler de Jésus, et elle en parle sans qu'on se lasse de l'entendre. Dans ses lettres de famille, c'est la tendre affection d'une sœur et la pieuse sollicitude d'une sainte. Loin de briser ou de méconnaître les liens qui l'attachent aux siens, elle veut s'en servir pour unir ces êtres chéris au centre de son amour, au principe de toute sa vie, à la source où elle puise toute sa force, le cœur du divin Jésus. On y trouve encore, principalement pendant les cinq dernières années qu'elle passa sur la terre, l'historique de la diffusion du culte pour lequel Dieu l'avait suscitée, et qui devait peu après rencontrer devant lui les haines militantes et implacables du jansénisme. Rien de ces écrits n'étant destiné à la publicité, il y règne beaucoup d'incorrection et de laisser-aller naturel, outre qu'à cette époque la langue n'avait point acquis la perfection qui devait en faire plus tard la langue univer-

selle des lettres modernes et de la bonne éducation; mais, loin de nuire au livre, ce caractère d'archaïsme et de bonhomie le fera aimer des vrais connaisseurs, comme de ceux qui n'y chercheront que la piété. Les religieuses de Paray-le-Monial ont eu raison de ne pas toucher à ces textes vénérables, même pour leur donner un vêtement plus présentable : c'eût été les défigurer et les amoindrir. Du reste, ces lettres, disposées dans l'ordre chronologique, s'éclairent et s'expliquent l'une l'autre : on ne connaîtra la bienheureuse, dans la richesse de ses lumières et de sa vertu, qu'après les avoir lues et méditées. — La vie de la sainte, écrite par elle-même et en vertu de l'obéissance, est un hymne perpétuel à Notre-Seigneur; il s'en échappe des éclairs, des flammes, une ardeur puissante qui transporte. Dans son impatience de suivre les mouvements de son cœur, elle passe des mots, abrége, court à la pensée principale. Ces mots sont restitués entre crochets par les éditeurs; ici et là on a même un peu abusé de l'idée, et des compléments inutiles remplissent ces crochets : c'est le plus grand défaut de l'ouvrage, et il n'est pas grave.

Les communautés de femmes, les personnes du monde qui ont à cœur leur progrès spirituel, les ecclésiastiques chargés de la direction des âmes d'élite, ou qui aimeraient à approfondir les questions difficiles du mysticisme, auront dans ces volumes un aliment et des ressources qu'il est superflu de leur recommander, après ce que nous venons de dire. La gloire de Dieu s'en augmentera, et comme c'est le seul but des religieuses qui les ont donnés au public chrétien, on peut leur offrir l'assurance qu'elles l'ont atteint. V. Postel.

OUVRAGES

CONDAMNÉS ET DÉFENDUS PAR LA S. CONGRÉGATION DE L'INDEX

Par un décret en date du 2 décembre dernier, approuvé par le souverain-pontife le 14 du même mois, la S. congrégation de l'index a condamné les ouvrages suivants :

Le mie Preghiere, per cura di Monsignor Pietro Bignami, canonico onorario della Chiesa Milanese; — Milano, 1866. — (*Mes Prières*, par Mgr Pierre Bignami, chanoine honoraire de l'Eglise de Milan; — Milan, 1866.)

Biblioteca utile. — Storia generale delle storie, di Gabriele Rosa ; — Milano, 1865. — (*Bibliothèque utile. — Histoire générale des histoires*, par Gabriel Rosa ; — Milan, 1865.)

Le Jésuite, par l'abbé ***, auteur du *Maudit*, et de la *Religieuse* ; — Paris, 1865.

El spiritu del Evangelio comparado con las practicas de la Iglesia cattolica, por Juan Francisco La Riva ; — Lima, Imprenta nacional, 1867. — (*L'Esprit de l'Evangile comparé avec les pratiques de l'Eglise catholique*, par Jean-François La Riva ; — Lima, Imprimerie nationale, 1867.)

Lamentations, par Pierre-Augustin Métay, cultivateur français ; — Gènes, imprimerie de Jacques Caorsi, 1867.

Rapports merveilleux de Mme Cantianille B... avec le monde surnaturel, par l'abbé M.-J.-C Thorey, prêtre du diocèse de Sens ; — Paris, 1866. *Auctor laudabiliter se subjecit, et opus reprobavit.* (L'auteur s'est soumis d'une manière digne d'éloges, et a réprouvé son ouvrage.)

Saggio di preghiere per la Chiesa cattolica apostolica italiana, a cura della societa nazionale emancipatrice e di mutuo soccorso del sacerdozio italiano ; — Napoli, Stabilimento tipografico Perroti, 1866. — (*Essai de prières pour l'Eglise catholique apostolique italienne, par les soins de la société nationale émancipatrice et de secours mutuel du clergé italien;* — Naples, typographie de Perroti, 1866.)

REVUE DES RECUEILS PÉRIODIQUES

du 16 janvier au 15 février 1868.

Annales de philosophie chrétienne.

Décembre 1867. C. Schoebel : l'Authenticité du Deutéronome défendue contre les attaques du rationalisme allemand, suite. — Félix Nève : la Monarchie des Indo-Scythes établie au centre de l'Asie dans les premières années de l'ère chrétienne. Etude sur le règne de Kanischka, contemporain d'Auguste, suite. — A. Bonnetty : *Histoire de Royaumont, sa fondation par saint Louis et son influence sur la France*, par M. Duclos. — Enumération de tous les ouvrages de Bossuet qui entrent dans ses œuvres complètes publiées par M. Lachat. — Compte rendu aux abonnés.

Annales franc-comtoises.

Janvier. L. Ordinaire : La Chapelle du Saint-Suaire. — C. Fleury : Franc-Comtois et Suisses. — L'abbé Narbey : les Affranchissements et les communes dans les hautes montagnes du Doubs. — Jules Sauzay : *la Bible sans la Bible*, par M. l'abbé Gainet. — L'abbé L. Besson : Notice sur Désiré Monnier. — L. Pioche : les deux Martyrs franc-comtois, élégie. — Vicomte de Vaulchier : Chronique.

Bulletin des lois civiles ecclésiastiques.

Décembre 1867. Jurisprudence : Eglises, pavage, communes ; Curés et desser-

vants : supplément de traitement. — Questions proposées. — Règlement concernant les oblations des fidèles et les droits et honoraires du clergé, des fabriques et des officiers ou serviteurs de l'église, à l'occasion des offices ou cérémonies religieuses dans le diocèse de Versailles. — Devoirs des conseils de fabrique et des marguilliers pendant le mois de janvier. — Actes officiels : Budget des cultes pour 1867.

Janvier 1868. Actes officiels : Budget des cultes pour 1868. — Jurisprudence : Cimetières. — Questions proposées. — Devoirs des conseils de fabrique et des marguilliers pendant le mois de février. — Actes du saint-siége.

Collection de précis historiques.

1er février. Courage et consolation des femmes et des mères chrétiennes, suite et fin. — Réponse à des critiques par rapport aux lettres du R. P. de Smet. — Le P. J. DE SMET : un Camp sauvage. — Les Martyrs de la liberté de l'Eglise et du droit public en 1867, suite. — Chronique religieuse. — Variétés scientifiques.

15 février. Le P. LOYSEL : En vue de Valence en Dauphiné, poésie. — Les Martyrs de la liberté de l'Église et du droit public en 1867, suite. — Le Duel qualifié par un général (le général Cluseret). — Nécrologie.

Correspondant.

Janvier. Gustave NAST : les Frontières du Nord et du Nord-Est de la France. — H. DE LA VILLEMARQUÉ : la Chevalerie et la poésie chevaleresque d'après Ampère. — Léopold DE GAILLARD : la Politique dans les livres. — Eugène MULLER : Au moulin Coudret, nouvelle. — Léon RENARD : la Transportation et les transportés. — Hippolyte RODRIGUES et l'abbé Eugène MICHAUD : Lettre sur la crise israëlite en France et réponse. — Charles DOUNIOL : la Météorologie et la prévision du temps. — Ch. DE MONTALEMBERT : le comte Ladislas Zamoyski. — Mélanges. — P. DOUHAIRE : Revue critique. — Léon LAVEDAN : les Evénements du mois. — Bulletin bibliographique.

Enseignement catholique, journal des prédicateurs.

Février. Le P. HYACINTHE : Conférences de Notre-Dame, avent 1867, suite. — Un VICAIRE DE SEVRES : l'Église et les fidèles. — L'abbé Jules LAROCHE : Fête patronale des dames de Charité. — L'abbé THOMAS : Panégyrique de saint Joseph. — L'abbé DAVIN : saint Joseph. — Mgr l'ÉVÊQUE DE TULLE : la Mission de l'évêque.

Etudes religieuses, historiques et littéraires par des pères de la compagnie de Jésus.

Février. Le P. P. TOULEMONT : la Providence spéciale et la prière devant les négations de l'école spiritualiste. — Le P. C. SOMMERVOGEL : Albert de Brandebourg, premier duc de Prusse. — Le P. J.-M. BABAS : Abeilles, suite. — Le P. E. CHAUVEAU : Foi et dévouement des zouaves pontificaux. — Le P. P. TOULEMONT : M. l'abbé Le Hir. — Le comte Ladislas Zamoyski. — Le P. Ign. CARBONNELLI : Bulletin scientifique. — Bibliographie. — Varia.

Journal des jeunes personnes.

Février. — Mlle Marie DE MONTFEY : Causerie. — Etienne MARCEL : Comment viennent les rides, suite. — Mme la comtesse DROHOJOWSKA : les Salons d'aujourd'hui, suite. — Miss MARTINEAU, traduit par Mlle Léontine ROUSSEAU : les Fiords, scènes de la vie rustique en Norwège, suite. — Michel TISSANDIER : les Fleurs de mai, poésie. — Mlle Marthe DE LA VILLENEUVE : le Sculpteur de Bruges. — Marie CLAIRE : Marguerite d'Autriche. — Mlle Marie DE MONTFEY : Chronique. — Mme Agnès VERBOOM : Modes. — Mme Gabrielle DE LALLE : Travaux. — Gravure de modes coloriée ; — Planche double de broderies, travaux à l'aiguille et patrons ; — Tapisserie coloriée ; — Patron découpé *de grandeur naturelle ;* — Porte-lettres ; — Bénitier.

Revue britannique.

Janvier. L'Epopée française. — Henri BULWER : William Cobett peint par lui-même. — J.-M. GARDET : le Talmud. — Les Dragons. — Comparaison des budgets de l'Angleterre et de la France. — A. DE VIGUERIE : Ottilia. — Contes anciens et contes nouveaux pour Noël et le jour des Rois, 2e extrait : Eisen Laezi ; — les deux Trésors. — Le capitaine Marryat à Langham. — Jean Memling à Bruges. — Auguste AVRIL : Correspondance d'Italie. — Correspondance de Londres. — Chronique financière, industrielle et commerciale. — Chronique et bulletin bibliographique. — Pensées diverses.

Revue catholique (de Louvain).

Janvier. Mgr N.-J. LA FORÊT : Discours prononcé le 19 décembre 1867, après le service pour le repos de l'âme de M. le professeur F.-N.-J.-G. Baguet. — Edmond POULLET : *la Révolution et l'empire, 1780-1815,* par M. le vicomte de Meaux. — Notice sur la vie et les travaux du R. P. François d'Assise Caret, missionnaire de la congrégation des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie (dite de Picpus), et premier apôtre des îles Gambiers, dans la Polynésie orientale, suite. — Consistoire du 20 décembre 1867. Allocution de Sa Sainteté le pape Pie IX. — L'abbé P. CLAESSENS : du Droit et du devoir. — Ad. DELVIGNE : Monument érigé à la mémoire de M. Jean Moëller, professeur d'histoire à l'université catholi-

est immoral, et, à part quelques rêveurs, tout le monde, c'est-à-dire tous ceux qui se placent dans la réalité des choses, doivent éviter les pièces de ce *moraliste*, de peur d'être illuminés par le mal à la lumière de la rampe (ibid.).

Telle est la vraie *morale de Molière*, celle qui se dégage des cent et une contradictions de ces pages. De savantes recherches et une annotation abondante ne semblent avoir pour objet que de mettre en relief les deux faces si vivement accusées de ce livre-Janus.

GEORGES GANDY.

69. **ŒUVRES COMPLETES** *de saint Jean Chrysostome, traduites pour la première fois en français, sous la direction de* M. l'abbé JEANNIN, licencié ès-lettres, professeur de rhétorique au collège de l'Immaculée-Conception de Saint-Dizier. — Tomes II-XI, — 10 volumes grand in-8° de 576, 532, 592, 608, 592, 512, 604, 618, 640 et 642-XX pages à 2 colonnes (1864-1867), chez L. Guérin, à Bar-le-Duc, et chez V. Palmé, à Paris; — prix : 9 fr. le volume. (Ouvrage terminé.)

C'est en 1863 que nous annoncions le premier volume des *Œuvres complètes de saint Jean Chrysostome* (t. XXX, p. 396), et au commencement de 1868 nous pouvons en saluer le dernier. Achever en cinq ans une entreprise aussi considérable tant au point de vue littéraire qu'à celui de la typographie, c'est un vrai tour de force, et qui nous offre la garantie irrécusable du prompt et parfait achèvement de la belle bibliothèque ecclésiastique de Bar-le-Duc. Ni l'exécution matérielle, toujours magnifique, ni le travail des traducteurs, aussi excellent qu'il puisse être, n'ont eu à souffrir de cette rapide publication. La forme et la traduction admises, pas de plus beau livre au premier aspect, pas de meilleur livre à la lecture et à l'examen réfléchi. Nous avons rendu un compte avantageux d'une autre traduction de saint Jean Chrysostome (t. XXXIII, p. 319, et XXXVI, p. 240) : celle-ci nous paraît supérieure, et ce serait envers elle une injustice criante que de la comparer seulement avec une troisième que nous ne voulons pas nommer, et qui, faite sur le latin de Montfaucon plus que sur le grec, et encore sur un latin mal compris et rendu en pauvre français, fourmille de contre-sens, de non-sens et de contre-bon sens. Des admirateurs intelligents et instruits de saint Jean Chrysostome nous ont invités plus d'une fois à faire justice de cette traduction prétendue, qu'ils appellent une ignorante et indigne caricature, et, pour l'honneur du grand orateur

et des lettres chrétiennes, pour l'honneur aussi de la France et pour le plus grand bien des lecteurs français, à en purger la librairie et le commerce. Nous avons toujours reculé devant cette œuvre herculéenne, tant par répugnance pour une polémique qui tournerait bien vite à la personnalité, que par la difficulté d'une semblable critique. Qui ne voit, en effet, que, pour appuyer nos dires, il nous faudrait entrer dans une discussion de textes aussi aride qu'interminable, c'est-à-dire citer, le plus souvent en grec, en latin et en français, non pas quelques mots, mais un grand nombre de phrases, les discuter tour à tour au point de vue du vocabulaire et de la grammaire, de la théologie et de la littérature, de l'histoire et des antiquités? Or, une feuille entière, un numéro même de la *Bibliographie catholique* n'y suffirait pas. Aujourd'hui encore, bornons-nous donc à signaler comme la meilleure la traduction publiée sous la direction de M. l'abbé Jeannin, et achevons-en l'analyse.

Le second volume renferme les traités ascétiques : Vie monastique, Componction, Virginité, Consolations à Stagire, et commence l'œuvre oratoire de saint Jean Chrysostome, qui s'achève dans les deux volumes suivants : là se trouvent les catéchèses, les homélies prononcées pendant les troubles d'Antioche et de Constantinople, notamment les fameuses homélies *sur les statues*, les homélies sur les principales fêtes de l'année, les panégyriques des saints, et surtout de saint Paul ; le quatrième volume renferme encore ce qui nous reste des lettres de saint Jean Chrysostome. — A partir du cinquième volume jusqu'à la fin, en sept volumes, par conséquent, nous n'avons plus que les commentaires sur l'Ecriture, la partie de beaucoup la plus considérable, on le voit, des œuvres du saint. Genèse, Psaumes, Prophètes, Evangiles de saint Matthieu et de saint Jean, Actes des apôtres, toutes les Epîtres de saint Paul sont tour à tour l'objet de nombreux discours ou homélies, dont la somme atteint presque le chiffre de six cents. Le saint transporte sa forme oratoire jusque dans ces commentaires, la bouche d'or y verse tous ses flots d'éloquence, en même temps que l'exégète, le moraliste, le polémiste, l'apologiste y déploient toutes leurs ressources. Tel il se montre particulièrement dans le commentaire sur saint Matthieu, que Bossuet estimait au-dessus de tout le reste de son œuvre, que saint Thomas mettait à un prix plus haut qu'il n'eût fait tout Paris. C'est le plus complet, le plus excellent traité de morale chrétienne ; mais la morale n'y vient qu'après l'interprétation tex-

tuelle et grammaticale, qu'après la critique des faits et des miracles; ce n'est qu'alors que l'orateur moraliste tonne contre les vices, le luxe et le faste, la vanité et l'arrogance, et qu'il fait appel aux vertus, la chasteté, la modération, la patience, et surtout à la charité et à l'aumône; de temps en temps il se retourne contre les Juifs ou les hérétiques, et se fait incidemment apologiste. Il l'est davantage dans ses homélies sur saint Jean, dont l'intention principale est de réfuter les hérétiques qui détournaient le sens de l'apôtre au profit de leurs erreurs, et il y fait une continuelle démonstration de la divinité de Jésus-Christ; puis il revient aux applications morales, qui remplissent la seconde partie de chaque homélie. C'est encore l'éloquent moraliste qui apparaît dans les homélies sur les Epîtres aux Corinthiens, aux habitants d'une ville dont la corruption était proverbiale. Après les homélies sur saint Matthieu, les homélies sur la première aux Corinthiens sont ce que renferme de plus beau cette partie des œuvres de saint Jean Chrysostome. Le rayon de tant de beautés ne s'affaiblit pas en passant par une traductiou encore une fois excellente. Si les éditeurs s'emparent d'une traduction estimée, comme de celle des homélies sur saint Matthieu qu'admirait Bossuet, ils la corrigent et la perfectionnent, et par là se la font propre. — Noublions pas de mentionner une table de quarante pages, contenant tous les textes des livres saints commentés ou cités par saint Jean Chrysostome, ni surtout une table générale des matières de soixante-dix pages, si commode pour les recherches.

U. Maynard.

70. **DU SAINT OFFICE** *considéré dans son ensemble et dans ses parties principales, au point de vue de la piété*, par un Directeur du séminaire Saint-Sulpice. — 1 volume in-12 de xii-470 pages (1867), chez Poussielgue frères; — prix : 3 fr.

La pieuse et docte compagnie de Saint-Sulpice ne borne pas son zèle, son dévouement, ses travaux, à l'éducation, puissante et riche entre ses mains, de la jeunesse cléricale qui, de toutes les parties du monde, vient recevoir ses leçons: elle met entre les mains de ses élèves les livres les plus propres soit à les former actuellement, quant au cœur et quant à l'esprit, soit à conserver plus tard dans toute leur séve les fruits d'un enseignement dont le premier comme le dernier mot sont d'assurer à l'Eglise une armée de prêtres instruits et saints. Ces livres, elle les a composés pour

la plupart, et ce sont les meilleurs, et, parmi ces meilleurs, nous n'hésitons pas à placer le volume récent dont nous avons à rendre compte.

L'auteur s'attache à la liturgie la plus répandue, la liturgie romaine ; c'est d'elle exclusivement qu'il s'occupe. On s'étonnera peut-être de l'admiration excessive dans laquelle il se complaît pour les parties mêmes qui, de l'aveu de tous, de Clément VII, de Léon X et de Benoît XIV en particulier, laisseraient quelque chose à désirer comme disposition, comme choix de textes, comme hymnes, légendes, etc. Nul n'ignore que ces imperfections ont été maintes fois reconnues à Rome, qu'à diverses époques des commissions furent instituées pour un travail de révision, sollicité d'ailleurs par un certain nombre d'évêques, et dont il est toujours question pour un délai plus ou moins prochain. Les pp. 109 et 271, entre les autres, nous ont frappés par cette exagération d'un sentiment et d'un principe estimables en eux-mêmes. N'en vient-on pas jusqu'à faire entendre (pp. 271, 286) qu'il y a une sorte d'opposition radicale entre une latinité pure et l'expression convenable de la piété? D'où il suivrait que, de toutes les choses qu'il a reçues de Dieu et qu'à son tour il lui consacre, l'homme serait obligé d'exclure la perfection de la plus noble, de la plus relevée, sa parole et son verbe ! Qu'on allègue le respect de l'antiquité, à la bonne heure, et cela suffit ; mais il n'est pas exact, Dieu merci, de dire qu'un langage élégant et correct soit inconciliable avec nos divins mystères. L'admirable latinité dont le saint-siége a sauvé le secret, et qu'il emploie dans tous ses actes, bulles, indulgences, canonisations de saints, prières, etc., en est une démonstration péremptoire.

Nous croyons que la plus sévère, la plus méticuleuse critique ne trouverait pas, en dehors de ce point, une ligne à retrancher ou à modifier dans ce livre rempli de science, de piété douce et forte, écrit avec une élégante clarté, une rigoureuse méthode qui met tout en son lieu. Des notes nombreuses, au bas des pages et à la fin du volume, offrent le double avantage de corroborer le texte par les meilleures autorités, et de faire connaître au lecteur les ouvrages publiés sur la liturgie depuis plusieurs siècles. La liste en est longue, et on s'y assure du profond travail auquel s'est livré l'auteur, et des immenses recherches qu'il lui a coûtées. Il en résulte qu'à cette lecture l'esprit gagne autant d'érudition que le cœur de doux entraînement vers la piété. Il est rare qu'on fasse marcher aussi bien

de pair deux courants qui, sans se combattre assurément, n'ont point pour habitude de se mêler.

L'ouvrage est divisé en deux parties. — La première considère le saint office dans son ensemble : son excellence et ses fruits, les dispositions avec lesquelles on doit le réciter, l'attention à bien comprendre les psaumes, les homélies, l'Ecriture, les hymnes, les antiennes, avec une dissertation sur les beautés du bréviaire. Viennent ensuite les moyens les plus propres à entretenir l'attention et la piété dans la récitation de l'office, et ils sont traités au long : on reconnaît dans ces pages savantes et touchantes le directeur de séminaire expérimenté. Elles sont couronnées par un recueil de traits empruntés aux vies des saints religieux et des saints prêtres, recueil particulièrement précieux en ce qu'il fait sur l'âme plus d'impression encore que les excellents avis qu'on vient de lire. — La seconde partie descend à l'application de détail. On y trouve un chapitre sur les divisions générales du saint office, un autre sur la division quotidienne en particulier, puis les diverses heures étudiées l'une après l'autre : matines, laudes, prime, etc. Un commentaire en regard de l'invitatoire, des psaumes, des antiennes, des versets, en fait pénétrer le sens et la liaison. C'est une étude aussi approfondie qu'elle puisse l'être. Il nous semble que tout ecclésiastique qui aura fait de ce manuel une lecture attentive et assidue, qui l'aura médité, en retirera un fruit considérable pour sa sanctification : car il s'y nourrira, à l'occasion de ce qui paraît ne regarder que son bréviaire, déjà si important par lui-même, d'une infinité de considérations saintes et de règles de perfection qui sont l'élément de la vie du prêtre.

L'exécution typographique est bonne, le volume agréable au coup d'œil, sauf l'abus des majuscules : on les prodigue à *saint*, à *docteur*, à *office*, à *confesseur*, à *ecclésiastique*, à *religieux*, à *novice*, à *directeur*, etc. Par contre, plusieurs noms propres sont défigurés en cent endroits : Saint Philippe *Néri* ne doit point avoir de particule; *Solminihac* s'écrit ainsi, et non *Solminhiac*, *Perboyre* et non *Perboire*, etc. Ce sont oublis sans valeur, et faciles à réparer.

V. Postel.

71. **LA PERFECTION** *chrétienne en exemples*, par le P. Huguet. — 1 volume in-12 de VIII-556 pages (1867), chez Regis Ruffet et Cie, à Bruxelles et à Paris ; — prix : 3 fr.

Le P. Huguet, malgré les défauts regrettables de quelques-uns

de ses ouvrages, a rendu à la piété, depuis une dizaine d'années, d'éminents services par la publication de nombreux traités sur toutes les matières et pour toutes les circonstances de la vie chrétienne. Ce nouveau volume comptera parmi les meilleurs sortis jusqu'à présent de sa plume. Il offre, en effet, une lecture attrayante et instructive; on y respire un parfum de vertu et on y prend un goût pour la perfection qui sont le cachet des bons livres. Ainsi que l'auteur le fait remarquer en commençant, nous avons d'excellents ouvrages sur les principes et les règles de la sainteté, des ouvrages qu'on ne saurait trop relire, parce que, en les lisant toujours, on se pénètre de plus en plus des vérités salutaires qu'ils exposent et font aimer. Il en est de même des traits et des exemples qui viennent confirmer la doctrine : on les revoit avec bonheur, parce qu'on y puise une force particulière, et qu'ils ont ce puissant avantage de simplifier, pour ainsi dire, en les montrant appliqués par d'autres âmes dans les mêmes conditions que les nôtres, les conseils les plus élevés, les plus difficiles, les plus pénibles à la nature. Au reste, il nous en avertit encore, il s'agit ici de la perfection chrétienne en général; un second volume, qui paraîtra prochainement, est destiné à la perfection religieuse. Tout a été dit sur le pouvoir de l'exemple ; chacun sait qu'il est, de tous les moyens, le plus propre à réveiller une ardeur assoupie, à enflammer et à dilater le zèle ; l'adage est vieux, plus vieux que Quintilien à qui on en doit la formule : *Longum iter per præcepta, breve per exempla.*

Pour éviter un double emploi, l'auteur omet les sujets qu'il avait précédemment abordés dans des livres spéciaux : l'eucharistie, le sacré-cœur, la dévotion à Marie. Voici son plan :

Quelques lignes de définition et d'exposition précèdent les divisions et les sujets ; puis on entre dans la vie des saints, dans les histoires particulières, dans les recueils anecdotiques, pour y voir sur le vif l'application des leçons et des principes. On parcourt ainsi, dans une série de dix-sept chapitres, le désir de la perfection, les trois vertus théologales, le zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, l'humilité, la douceur et la patience, l'obéissance, la chasteté, la mortification, l'oraison, la présence de Dieu, la lecture spirituelle, l'examen de conscience, la perfection des actions communes, les tentations. — Un tel recueil ne peut être analysé autrement que nous venons de le faire. Les traits nous ont paru bien choisis ; quelques-uns sont assez longs ; ils sont empruntés textuellement à des auteurs estimés,

que le P. Huguet aurait dû nommer toujours. Il y en a auxquels il eût été facile de donner une forme plus incisive ; ils languissent. — Ce ne sont pas là précisément des défauts, mais de légers oublis qu'il suffit d'indiquer. V. Postel.

72. **PORTRAITS** *et caractères*, par M. Eugène de Margerie. — 1 volume in-12 de 336 pages (1867), chez Poussielgue frères ; — prix : 2 fr. 50 c.

Ce volume est formé d'articles insérés d'abord dans les *petites Nouvelles*, créées en concurrence d'une autre publication populaire insipide et abrutissante, et qui, cent fois meilleures de fond et de forme, ont sitôt succombé à la tâche, pendant que le *petit Journal* tire encore à plus de deux cent mille exemplaires ! Faut-il croire que les honnêtes gens et les chrétiens ne savent rien fonder, rien soutenir ? Des défuntes *petites Nouvelles* voilà tout ce qui reste et restera. Au moins est-ce un bon livre, plein d'instruction et d'agrément, dans lequel il y a deux parties : d'un côté les *Portraits*, de l'autre les *Caractères*. — Les *Portraits* sont un musée de famille où rien ne manque, ni la galerie ou la *maison paternelle*, ni aucun des personnages qui la composent essentiellement : grand-papa et grand-maman, père et mère, frères et sœurs ; ni les personnages accessoires, *les amis*, qui, à défaut des liens du sang, s'y rattachent par le lien de l'affection ; ni ces personnages plus humbles, la *nounou* et les domestiques, que les anciens comprenaient dans leur *famille*, et à qui le dévoûment d'un côté, la charité et la sainte égalité de l'autre, donnent un droit plus rigoureux d'entrer dans une famille chrétienne. — Quelle est la famille ici peinte ? Celle de l'auteur ou la nôtre ? C'est la nôtre, c'est la sienne, c'est ou ce devrait être la famille de chacun. L'idéal et le réel, le personnel et le général, sont ici mêlés avec grande délicatesse, et dans une mesure, une proportion qu'il était difficile d'aussi bien observer. Le tout forme un milieu charmant, qui ravit le lecteur ou le spectateur. — De la galerie de famille nous entrons dans la société avec les *petits Caractères*, qui remplissent, hélas ! le grand milieu social. — Conteur et moraliste, M. Eugène de Margerie l'avait été dans tous ses livres ; conteur, il l'est encore dans celui-ci, mais incidemment, et ses petits récits sont plutôt des apologues, des exemples, que des narrations proprement dites et directement voulues et cherchées ; il est surtout moraliste et peintre ; moraliste et peintre à la façon de La Bruyère, avec moins de concision, de profondeur et d'ingé-

niosité, avec plus de développement, de surface, de naturel, comme il convenait à une lecture populaire. La leçon y est partout, et partout assaisonnée d'un sel de bon aloi, fort piquant et fort agréable : jamais on n'avait mieux réalisé le *Castigat ridendo mores*. M. Eugène de Margerie, à notre avis, n'a rien fait de mieux observé, de plus fouillé, de plus finement écrit.

73. PROCÈS *de condamnation de Jeanne Darc* (sic), *dite la Pucelle d'Orléans, traduit du latin et publié intégralement pour la première fois en français, d'après les documents manuscrits et originaux*, par M. VALLET (de Viriville). — 1 volume in-8° de CX-324 pages (1867), chez Firmin Didot frères, fils et Cie; — prix : 6 fr.

L'intéressant sujet traité récemment par M. Vallet (de Viriville), qu'une mort prématurée vient d'enlever à la science, s'offre à nous sous une double face : il est bibliographique et historique ; il intéresse deux fois la mémoire de Jeanne d'Arc, et par le texte même du procès que la calomnie, entée sur le servilisme, fit à l'illustre héroïne, et par l'appréciation de la mission auguste qu'elle remplit. Examinons-le sous ces deux aspects.

L'honorable écrivain a voulu placer sous les yeux de tous le procès de Jeanne d'Arc dans la langue qu'elle a parlée. A ce point de vue, il a fait deux choses : d'une part, il a traduit en français le texte latin ou officiellement authentique du procès, dont trois exemplaires originaux, sur cinq, existent encore, et, dans ce travail, il a pris généralement pour guide M. Quicherat, dont le recueil important fut publié en 1841 et années suivantes ; il s'est contenté, dans quelques circonstances seulement, de recourir aux originaux pour vérifier ou approfondir certains points particuliers ; — d'autre part, il a intercalé dans sa traduction, au fur et à mesure des développements du procès, le texte de la minute française, malheureusement tronquée, et qui ne commence qu'à la sixième séance des débats, pendant l'interrogatoire du 3 mars 1431. — Pour le latin, il s'est attaché avec raison à conserver par le mot à mot et au complet, autant qu'il était possible, la physionomie de l'original ; il a élagué, et nous ne l'en blâmons pas, les répétitions et les redites qui abondent inutilement dans cet acte judiciaire. Quant à la minute française, il s'est abstenu à bon droit de la traduire en langage moderne : il aurait cru commettre un acte de profanation et de vandalisme. Conservant donc religieusement cette partie du texte primitif, il lui a suffi d'ex-

« aussi la leçon providentielle donnée aux dépositaires de cette re-
« ligion parmi nous (p. 386). » Restons sur ces nobles et saines paroles.

GEORGES GANDY.

76. **LES SOLDATS** *du pape* (1860-1867), par M. Oscar de Poli. — 1 volume in-12 de 560 pages (1868), chez Amyot; — prix : 4 fr.

77. **LES PONTIFICAUX** *et les Garibaldiens*, ou *Histoire anecdotique de l'invasion des Etats pontificaux, d'après les documents officiels et les correspondances, précédée d'une introduction sur l'Eglise et la papauté*, par M. J.-C. P. — 1 volume in-12 de 352 pages (1868), chez V. Sarlit; — prix : 2 fr. 50 c. (au profit du denier de Saint-Pierre et des blessés de l'armée romaine).

78. **LES VICTOIRES** *de Pie IX sur les Garibaldiens en 1867, et les soldats du pape devant l'histoire*, par le P. HUGUET. — 1 volume in-12 de XII–276 pages (1868), chez Régis Ruffet et Cie, à Bruxelles et à Paris ; — prix : 1 fr. 50 c.

79. **LA GLORIEUSE VICTOIRE** *de Mentana remportée, le 3 novembre 1867, par les troupes du saint-père unies aux Français contre les bandes garibaldiennes, récit détaillé*, par UN JEUNE ECCLÉSIASTIQUE BRETON, ÉLÈVE DU COLLÉGE ROMAIN — 1 volume in-12 de 142 pages (1868), chez C. Douniol; — prix : 1 fr.

80. **CAMPAGNE** *de la révolution contre Rome*, 1867, par M. l'abbé FLEURY, recteur de Saint-Germain, à Genève, auteur de la *Vie de M. Vuarin*; — *précédée d'une lettre de* Mgr MERMILLOD, évêque d'Hébron, auxiliaire de Genève. — 1 volume in-12 de 188 pages (1868), chez P.-N. Josserand, à Lyon, et chez Régis Ruffet et Cie, à Bruxelles et à Paris; — prix : 1 fr. 50 c.

De ces cinq volumes, les trois premiers sont des mosaïques. Un seul auteur l'avoue, mais les deux autres en conviendront. — La mosaïque de M. le vicomte Oscar de Poli est, à certains égards, la plus originale. Beaucoup de morceaux en ont été taillés dans l'atelier de l'artiste. Cet écrivain, zouave pontifical émérite, jeune débris de Castelfidardo, nous a déjà raconté, dans deux ouvrages intéressants, ses souvenirs militaires et ses impressions de voyage en Italie. Il y revient aujourd'hui pour se compléter : c'est la première partie de son nouveau travail ; et il y ajoute les souvenirs et les impressions de ses anciens compagnons d'armes, auxquels était réservé l'honneur de la dernière campagne : c'est la seconde partie. Nous avons donc là, sous la forme de récits familiers, les deux actes déjà connus de ce grand drame italien qui a commencé en 1859, drame à la façon de Shakespeare, où les zouaves pontificaux, l'armée romaine et l'armée française ont joué les rôles tragiques, tandis que les Italiens et les agents diplomatiques se chargeaient de la partie comique. — Comme les précédents, ce volume est plein de verve, d'esprit gau-

lois, de belles pensées et de nobles sentiments. Les personnes très-sérieuses en trouveront la forme un peu légère ; mais, parmi celles qui le liront, sera-ce le grand nombre ?

L'opuscule intitulé les *Pontificaux et les Garibaldiens* a aussi deux parties, l'une d'histoire proprement dite, l'autre d'anecdotes. La première raconte cette fameuse campagne garibaldienne qui s'ouvre par la fuite de Genève et se termine par la fuite de Monte-Rotondo. Quoique découpées, en général, dans les journaux et les correspondances, ces pages ne manquent ni d'unité, ni de vigueur, ni d'intérêt. Les affaires si tristement glorieuses de Bagnorca, de Nérola, de Monte-Libretti et de Mentana y sont décrites avec une vivacité émue et une grande exactitude de détails. — Quant à la partie anecdotique, mélange assez décousu de pièces graves et burlesques, elle n'a pas la même portée ; elle se lit néanmoins avec plaisir. Bien des lettres y sont reproduites dont l'original a été mouillé de larmes.

La mosaïque du P. Huguet a un caractère particulier qui n'ajoute rien à sa valeur intrinsèque. Les *Victoires de Pie IX sur les Garibaldiens* s'ouvrent ici (qui l'eût prévu?) par... le choléra!... Enfin il y a trente-huit bonnes pages de découpures à la louange du cardinal Altieri, des zouaves d'Albano et du pape : c'est autant de pris sur les amis. Vient ensuite, toujours également extraite, l'histoire des manifestations catholiques provoquées par les dernières épreuves du saint-père, à Londres, à Dublin, à Genève, en Allemagne, en Amérique, au corps législatif. Malgré la monotonie des répétitions, ce n'est pas ce qu'il y a ici de moins attrayant ni de moins instructif. Les faits de la campagne garibaldienne s'alignent enfin dans l'ordre chronologique, et le volume se clôt par un chapitre intitulé : *Calme de Pie IX au milieu des tempêtes*. Dans ces 288 pages, le P. Huguet ne pourrait certainement pas en revendiquer vingt-cinq ; et cependant, l'honorable écrivain se réserve les « droits de tra- « duction et de reproduction ! »

La *glorieuse Victoire de Mentana* est le récit héroï-comique de cette grande et dernière affaire, où le courage des troupes pontificales unies aux troupes françaises ne fut égalé que par la lâcheté de leurs adversaires, ou plutôt du chef des garibaldiens. Nous disons « récit héroï-comique, » parce qu'il y a dans ce petit volume un peu de tous les genres de littérature, depuis l'épopée jusqu'au dialogue de caserne. Encore si Schiller avait tenu la plume ! Mais non : l'his-

torien, le poète, le peintre de mœurs, est ici un « élève du collége « romain, » qui peut-être n'a jamais lu *Wallenstein*. Pourtant, le séminariste s'en est assez bien tiré. Malgré certains défauts de composition qui accusent l'inexpérience, son livre a du mérite. Le style en est vif, énergique et généralement pur dans la narration. Inutile d'ajouter que tout y respire le dévoûment au saint-père, l'admiration pour ses défenseurs, et un saint enthousiasme pour la grande cause de l'Eglise, que l'esprit révolutionnaire tente si audacieusement de compromettre. C'est un écrit populaire, qui peut faire du bien.

Le dernier volume,— *Campagne de la révolution contre Rome*, — l'emporte sur tous les autres par la perfection de la forme, c'est-à-dire par l'unité de l'ensemble, l'enchaînement gradué de la narration, le fini des tableaux, la grâce et l'harmonie du style. Ce sont toujours les mêmes personnages et les mêmes événements, mais le dessin en est plus correct ; ce sont, à peu de chose près, les mêmes idées et les mêmes sentiments, les mêmes regrets et les mêmes espérances, mais présentés avec une délicatesse particulière qui en fait mieux ressortir la force, l'éclat, la tristesse ou le charme. Cet opuscule se recommande à tous les lecteurs. Compris des ignorants aussi bien que des savants, il laissera dans tous les esprits la double satisfaction que portent avec elles la beauté morale et la beauté sensible.

Nous souhaitons que tous les écrits que nous venons de mentionner fassent leur chemin et rencontrent de nombreux lecteurs. Ce sont des archives de famille dont la valeur littéraire est inégale, mais qu'il est bon de pouvoir présenter à ses amis et à ses ennemis.

LE VERDIER.

81. **PETITE SOMME** *théologique* de saint THOMAS d'AQUIN, *à l'usage des ecclésiastiques et des gens du monde*, par M. l'abbé F. LEBRETHON, curé d'Airan (Calvados); — 2e *édition*. — 4 volumes in-8° de 576, 546, 728 et 782 pages plus 1 portrait (1866), chez C. Dillet; — prix : 24 fr.

Quand il s'agit d'étudier à fond la science théologique, c'est toujours à saint Thomas qu'il faut revenir, c'est même par lui qu'il faudrait commencer toujours. Cette large et complète connaissance de l'Ecriture, des pères, des conciles, de la tradition sous toutes ses formes; cette logique serrée, ferme, sûre d'elle-même, marchant en toute majesté et sachant écarter, sans faiblesse et sans arrêt, les embarras et les difficultés du chemin;

cette diction nette, abondante dans sa concision, hostile au moindre nuage, malgré les allures parfois méticuleuses d'une scolastique aujourd'hui moins appréciée ; cet ensemble incomparable qui révèle un monument à la hauteur de nos plus merveilleuses cathédrales : tout cela ne se trouve point, avec cette plénitude, ailleurs que dans l'Ange de l'école. Aussi, la lecture de saint Thomas dans le texte même, dans la langue latine, nous paraît-elle ce qu'il y a, à tous les points de vue et sans comparaison, de plus profitable pour un prêtre. Les fidèles, il est vrai, ont droit aussi de puiser à cette source presque divine, et il est bon de la mettre mieux à leur portée ; beaucoup d'ecclésiastiques, d'autre part, manquent de loisir pour une étude suivie, patiente, creusée, telle qu'il la faut ici : de là différents travaux, dont celui que nous avons à analyser ici est de beaucoup le plus parfait. Et cependant, nous le dirons encore, nous n'aimons pas les traductions à l'usage du clergé ; il nous semble toujours qu'il y a une sorte d'injure à les lui proposer, et, dans tous les cas, une pauvre estime de sa science littéraire.

Mais ce n'est point une traduction que M. l'abbé Lebrethon nous présente aujourd'hui ; c'est mieux que cela, et ceux qui posséderaient saint Thomas par cœur liraient encore avec profit ces quatre beaux et savants volumes. Voici, d'ailleurs, le dessein de l'auteur, et il l'a réalisé avec succès. — Il a voulu extraire de la *Somme* la substance de la doctrine, en écartant la forme trop scolastique qui répugne à nos habitudes et à notre besoin de lecture facile, et en même temps appuyer cette doctrine sur les arguments les plus forts, les plus capables de saisir l'esprit et de s'y graver. Bien des thèses, bien des controverses hérissées de subtilités, acceptables seulement dans les débats de l'école, et qui n'ont point d'intérêt actuel, sont supprimées ou brièvement indiquées. La langue exigeait une spéciale attention : on a substitué aux termes incompris de nos jours ceux du français autorisés par nos dictionnaires, tout en maintenant avec discernement les expressions caractéristiques consacrées par la science. Du reste, on s'applique à donner à ces matières élevées, difficiles souvent, le charme d'une lecture aussi aisée qu'instructive : en sorte qu'il n'est pas de laïque qui ne puisse aborder, en toute confiance dans ses forces, la *petite Somme théologique*. L'introduction, fort bien faite, donne une explication détaillée de tous les termes et de toutes les formules de saint Thomas, dont on trouvera aussi avec

plaisir la vie en tête de cette seconde édition. Signalons, enfin, de bonnes notes courantes, soit pour résumer soit pour expliquer.

C'est là un travail recommandable, qui a exigé beaucoup de connaissances, de longues années de labeur, une parfaite lucidité d'esprit et un jugement solide. On comprendra, au surplus, qu'il nous soit impossible d'entrer dans le cœur de l'ouvrage pour le résumer nous-mêmes. On sait ce qu'est saint Thomas, ce qu'est la théologie : ce que nous venons de dire suffit donc. Les hommes d'étude, les prédicateurs, les professeurs, les catéchistes, les personnes du monde qui aiment à s'instruire de la religion et qui éprouvent un légitime bonheur à se fortifier dans la foi, auront en M. l'abbé Lebrethon un guide excellent, d'autant meilleur que son talent ne s'écarte nulle part du maître en présence duquel tous les autres s'inclinent. Une longue pratique du ministère pastoral l'a mis en état de bien comprendre comment et sur quelles vérités il devait particulièrement insister, dans un temps d'ignorance religieuse comme le nôtre. Le style est clair, la disposition bonne, le tout digne d'éloges, nous dirons même de gratitude. V. Postel.

82. **MICHEL SOUDAIS**, par M. l'abbé C. Guenot. — 1 volume in-12 de 288 pages (1865), chez P. Lethielleux (*Récits de l'histoire de l'Eglise*) ; — prix : 1 fr. 50 c.

Les martyrs ne datent pas tous des trois premiers siècles : à toutes les époques l'Eglise a eu à soutenir des combats où les apparentes défaites de ses héros sont autant de glorieuses victoires. Mais après les dix persécutions auxquelles mit fin la conversion de Constantin, au commencement du IVe siècle, il n'y en a pas de plus acharnée, de plus infernale que celle qui désola notre patrie dans un temps bien rapproché de nous, pendant la révolution de 1793, révolution dont les détails sont si horribles, que, si nous ne les avions entendu retracer de la bouche de témoins oculaires, nous serions tentés de les attribuer aux époques les plus barbares de l'antiquité païenne. M. l'abbé Guénot, à qui nous devons déjà beaucoup de *Récits de l'histoire de l'Eglise*, n'a eu garde d'oublier ceux de ces drames presque contemporains qui se rattachent à l'histoire toujours glorieuse pour celle contre laquelle ne prévaudront jamais les portes de l'enfer. Il a connu personnellement le vénérable héros des douloureuses scènes qu'il met sous nos yeux ; aussi a-t-il écrit cet épisode avec son cœur, et réussit-il aisément à faire passer

dans l'âme du lecteur les sentiments de respect, de pitié, d'indignation, que doivent inspirer les événements qu'il raconte. On y voit un saint prêtre, persécuté pour son attachement à la foi, en butte aux traitements les plus odieux de la part des tyrans qui se prétendaient les amis de la liberté. L'histoire de Michel Soudais est celle de la plupart de ses confrères. Ceux d'entre eux que n'atteignirent ni le couteau de la guillotine, ni les massacres des Carmes et de l'Abbaye, succombèrent aux privations et aux mauvais traitements dans d'étroites prisons ou sur des pontons infects. Peu échappèrent. L'émigration aurait pu prévenir ces extrêmes douleurs; mais le zèle sacerdotal l'emportait sur tous les sentiments purement humains : que seraient devenus les fidèles privés de tout secours religieux? L'histoire de Michel Soudais est par elle-même si intéressante, qu'elle n'a eu besoin d'emprunter aucun de ses détails au roman. C'est un récit entièrement véridique, et qui ne laisse pas que de renfermer des péripéties fort émouvantes. Il serait à souhaiter qu'on ne négligeât de recueillir aucun des souvenirs de cette époque dont les derniers témoins disparaissent, et que des auteurs passionnés, des plumes intéressées essayent trop souvent de dénaturer, faussant ainsi l'esprit public, et amenant une confusion de principes et d'idées que le simple exposé des faits pourrait seul rectifier.

83. **SOUVENIRS** *du règne de Louis XIV*, par M. le comte Gabriel-Jules DE COSNAC. — Tome IIe, in-8° de 452 pages (1868), chez Mme veuve Jules Renouard; — prix : 7 fr. 50 c.

C'est encore à la fronde, comme nous le pensions quand nous rendions compte du tome premier de cet ouvrage (t. XXXVI, p. 406), que ce volume est consacré. Circonscrit dans les limites de l'année 1652, il embrasse cependant une vaste scène; il nous reporte aux deux moments les plus graves de ces tristes luttes : les intrigues se nouent, le sang ruisselle, puis la lassitude gagne les factieux et les réduit à merci. Mazarin, qui a tout conduit dans sa retraite, sort en vainqueur des ombres où sa main se cache; proscrit par les princes et le parlement de Paris, il s'éloigne en apparence comme un vaincu, en réalité comme un dominateur qui reviendra bientôt pour voir à ses pieds tous ses ennemis.

En cette année, la fronde semble monter au Capitole, et c'est la roche Tarpéienne qui lui est destinée. De prime abord, sa

pure et salutaire. Nous n'y avons trouvé aucun détail, aucune expression à relever dans un amour chaste et discret qui s'y laisse entrevoir, et que vient couronner une heureuse alliance. Un parfum de pureté et de noble dignité règne dans toutes les parties de cet ouvrage ; rien n'empêche donc de le conseiller aux jeunes lectrices, auxquelles il s'adresse plus particulièrement.

MAXIME DE MONTROND.

87. **VIE** *de Mgr Dufêtre, évêque de Nevers*, par Mgr CROSNIER, protonotaire apostolique, vicaire général de Nevers. — 1 volume in-8° de 400 pages plus 1 portrait (1868), chez Tolra et Haton ; — prix : 5 fr. *franco*.

Cette publication est dédiée « au clergé de France, dont Mgr Du« fêtre a été l'apôtre pendant plus de trente ans. » C'est, en effet, dans la prédication des retraites ecclésiastiques que Mgr Dufêtre semble avoir déployé son éloquence et son zèle avec le plus de prédilection ; c'est là que sa parole obtint des résultats d'autant plus efficaces et multipliés, que chacun de ceux qui venaient l'entendre s'en allait ensuite propager dans des milliers d'âmes le feu dont il avait été embrasé ; c'est par là qu'il conquit de bonne heure une célébrité unique peut-être dans notre siècle. Nous n'énumérerons pas les diocèses dont le clergé a été évangélisé par lui : il faudrait nommer à peu près tous les diocèses de France, en ajouter plusieurs de la Belgique, de la Savoie, et ne pas oublier l'Algérie. Aussi, sommes-nous persuadés que les ecclésiastiques qui se pressaient avec tant de bonheur autour de sa chaire accueilleront avec joie l'ouvrage qui leur raconte sa vie.

Dominique Dufêtre naquit à Lyon, le 17 avril 1796, et manifesta de bonne heure un penchant si prononcé, si persévérant pour l'état ecclésiastique, que son père, honnête commerçant, renonça à le contrarier, et s'imposa tous les sacrifices que réclame l'éducation cléricale. Tel fut le développement précoce de l'intelligence du jeune lévite, tel fut l'éclat de ses triomphes scolaires, qu'à l'âge de dix-neuf ans il fut nommé supérieur de la maison de Saint-Just, en même temps que professeur de rhétorique. Il resta peu d'années dans ces fonctions, mais il sut inspirer aux élèves et aux parents une admiration voisine de l'enthousiasme, et il leur laissa, en les quittant, des regrets unanimes. Il avait profité de ces quelques années pour perfectionner ses études, enrichir son esprit d'immenses

connaissances, et dès lors son activité bouillante, son caractère énergique l'appelaient sur un autre théâtre. Le succès qu'il obtint en prêchant un carême, alors qu'il n'était encore que sous-diacre, lui ouvrait évidemment la carrière de la chaire. Il entre, en 1819, dans la communauté des missionnaires de Lyon dite des chartreux, qui a été comme une pépinière d'orateurs et d'évêques. A peine arrivé au sacerdoce, il prêche des stations, des retraites, des missions, des jubilés, à Lyon, à Saint-Etienne, à Bourg, à Montbrison, à Saint-Chamond, etc., et ses débuts le placent au rang des plus habiles et des plus heureux missionnaires. La répugnance qu'il éprouve à se lier par un engagement définitif, le détermine, en 1821, à quitter la maison des chartreux, il devient et reste pendant deux ans vicaire de la paroisse Saint-Polycarpe à Lyon. Mais, dans cette nouvelle situation, c'est encore la prédication qui est son ministère préféré et l'objet principal de ses travaux. Il s'y livre avec tant d'ardeur, de courage et de succès, qu'on le voit prêcher quatre retraites à la fois, et paraître en chaire jusqu'à onze fois en un jour. Aussi, son biographe, faisant le total de tant de discours, en trouve-t-il soixante-sept prononcés en trois mois, et cent soixante-huit en un an ! Il semble difficile de surpasser une telle fécondité ; mais patience ! c'est l'abbé Dufêtre qui va se charger de nous étonner bien davantage. — En 1823 il se rend à Tours et s'associe aux missionnaires de Saint-Martin, MM. Donnet, Nivet et Cherbonnière, rejoints bientôt par MM. Villecourt, Suchet, Marcel, Eynac, Nogret, Allignol et Mégret, parmi lesquels nos lecteurs reconnaissent plusieurs noms rehaussés plus tard par la dignité épiscopale et même cardinalice.

Dès l'année suivante, à peine âgé de vingt-huit ans, l'abbé Dufêtre devient vicaire général de Tours, et il conserve ce titre pendant dix-huit ans. Mais il ne renonce point pour cela à ses travaux de missionnaire ; il s'y livre, au contraire, si souvent et si activement, qu'on est forcé de se demander où il pouvait trouver quelque loisir pour remplir ses fonctions de vicaire général ; mais, d'un autre côté, il s'acquitte de cette charge administrative avec tant d'exactitude, de tact, et même d'initiative, qu'on se demande où il pouvait trouver du temps pour préparer, et même pour prononcer ses sermons. On sait quel était, à cette époque, sous le rapport religieux, l'état déplorable de beaucoup d'esprits en France ; on se souvient de cette guerre ouverte que l'impiété faisait aux croyances catholiques par la voie de

la presse, par le pamphlet, par la réimpression et la diffusion des plus malsains écrits de Voltaire, de Dalembert, de Diderot, etc.; guerre acharnée, et d'autant plus dangereuse qu'elle essayait de se rendre populaire en exploitant à son profit les rancunes politiques, et en tournant contre le clergé la protection qu'accordait à celui-ci le gouvernement de la restauration. L'abbé Dufêtre fut un des plus remarquables soldats de la vaillante phalange des missionnaires qui parcoururent la France pour résister à cette guerre, soutenir les faibles dans la foi, ranimer les indifférents, démasquer les sophistes. On l'entendit non-seulement à Tours et sur divers points de la Touraine, mais encore à Angers, à Nantes, à Toulouse, à Clermont, à Bordeaux, à Marseille, à Lyon, à Troyes, à Metz, à Rouen, etc. Partout il se montra avec éclat, et, pour ainsi dire, d'une manière triomphale. « La Providence, dit son biographe, en lui prodiguant tous les « avantages extérieurs, semblait l'avoir façonné tout exprès pour ce « sublime ministère. Rien qu'à considérer sa virile beauté, on « pouvait assurer à l'avance qu'à sa première apparition dans la « chaire sacrée il enlèverait tous les suffrages de l'auditoire. Qui « n'aurait été frappé à la vue de cette tête superbe, fièrement posée « sur un buste puissant, et faisant onduler du moindre de ses mou- « vements les longs flots de sa belle chevelure? Qui n'aurait admiré « ces traits d'une régularité parfaite, cette physionomie à la fois mâle « et gracieuse, splendidement illuminée par un regard qui lançait « l'éclair; cette taille élevée, ce port majestueux, tout cet extérieur « enfin plein de noblesse et de grandeur? Mais si l'abbé Dufêtre était « beau à voir, il était encore plus beau à entendre. Comment redire « ici l'ampleur de cette voix forte, sonore, éclatant au besoin comme « un tonnerre, et atteignant jusqu'aux extrémités des plus vastes édi- « fices (p. 12)? » Telle est bien, en effet, l'imposante physionomie que retrace le beau portrait placé en tête du volume.

De pareilles qualités, même à un degré inférieur, suffisent à la réputation d'un bon nombre de prédicateurs. Mais à ces dons purement physiques, l'abbé Dufêtre joignait une intelligence vive et facile, une imagination brillante, une mémoire heureuse, un cœur ardent et généreux, une connaissance profonde de l'Ecriture sainte, des besoins et des faiblesses du cœur humain. Aussi, obtint-il à Paris le même succès qu'en province. Il prêcha à plusieurs reprises dans l'église Saint-Roch; en 1840, il donnait le carême en même temps à Saint-Thomas d'Aquin et à Notre-Dame de Bonne-Nouvelle.

Dans l'espace d'un seul carême, il prêche deux cents sermons, et *huit cents* dans cette même année 1840 ! On le voit presque sans cesse descendre de chaire pour monter en voiture, et quitter sa voiture (quelquefois après avoir franchi la distance qui sépare deux villes très-éloignées) pour monter en chaire, quand il ne se rend pas de suite au tribunal de la pénitence, où il lui arriva souvent de passer une partie notable du jour, et même de la nuit. Il était d'une exactitude inflexible à tenir l'engagement qu'il prenait de prêcher à tel jour et à telle heure fixés en telle ville. Un jour, — c'était avant l'établissement des chemins de fer, — en arrivant au bureau de la diligence il se trouve en présence du mot fatal : Complet ! — « Mais « vous avez bien encore de la place pour une malle sous la bâche ? » reprend le courageux missionnaire ; et, sur la réponse affirmative du conducteur, grimpant lestement sur l'impériale, il va se blottir au milieu des bagages, et il arrive à temps pour ouvrir la retraite promise (p. 101). Pour tenir tous ses engagements, il est obligé de sillonner en quelque sorte toute la France avec une étonnante rapidité. Ainsi, en 1840, à partir du mois de juillet, il prêche la retraite ecclésiastique à Versailles, puis à Tulle, enfin au Puy, où, immédiatement après son sermon de clôture, le 25 juillet, il monte en voiture, s'arrête à peine le lendemain dimanche à Clermont pour offrir le saint sacrifice et adresser quelques paroles aux enfants de la Providence (maison fondée par lui), et, se remettant en route, il arrive à Tours après trois jours et quatre nuits passés en voiture. « Au lieu de prendre au moins quelques heures de repos, ouvrier « vraiment incomparable, il s'enferme au confessionnal, puis, après « avoir célébré la messe et adressé une instruction aux dames de « l'association de la Providence, il se rend au Bon-Pasteur pour une « profession religieuse, il consacre sa soirée aux affaires du diocèse, « et dès le lendemain il ouvre la retraite ecclésiastique à Orléans « (p. 110). »

Des labeurs si continus étaient, ce semble, de nature à dévorer la santé la plus robuste, et on a fréquemment l'exemple d'orateurs succombant à beaucoup moins de fatigue. Mais avec une aisance qui tient du prodige, l'abbé Dufêtre semblait se jouer au milieu de tant de travaux ; sa vigoureuse constitution résistait à tout, et ses forces n'éprouvaient pas la moindre altération. « Je vous dirai en courant, « écrit-il un jour à un ami, que je travaille comme quatre, et que « je me porte comme dix (p. 68). » Il y a bien là de quoi justifier

l'expression de ce vieillard qui disait naïvement à l'auteur de cette vie, il y a quelques années : « On ne compte que sept dons du Saint-« Esprit ; mais votre évêque en a obtenu un huitième : c'est le don « de poitrine (p. 19). » — Mais l'abbé Dufêtre n'était pas seulement orateur, il possédait au plus haut degré les talents de l'organisateur et de l'administrateur ; pour perpétuer le bien qu'avait fait sa parole, il laissa dans beaucoup de villes des institutions durables, telles que refuges, orphelinats, confréries, bibliothèques morales, etc.

Depuis longtemps la voix publique le désignait pour l'épiscopat. Il fut, en effet, nommé évêque de Nevers en 1842, et sacré à Lyon l'année suivante. Désormais, sans renoncer à prêcher encore hors de son diocèse, surtout des retraites pastorales, il consacrera principalement à son troupeau, non « les derniers restes d'une voix qui « tombe et d'une ardeur qui s'éteint, » mais les vertes années de son âge mûr. Telle fut son activité dans ce nouveau ministère, que le cardinal Donnet a pu dire de lui ces belles paroles : « Je ne crois pas « que, depuis l'établissement de l'Eglise, aucun évêque ait autant « travaillé ; » et encore celles-ci, quand il prononça l'éloge funèbre de son ami : « Si l'on voulait juger de la longueur de son épiscopat « par les prodiges qu'enfanta son zèle, on croirait qu'il n'a pas duré « moins d'un siècle (p. 362). » Nous ne pouvons entrer ici dans le détail de ces travaux prodigieux, décrire ses visites pastorales, énumérer ses fondations pieuses, les améliorations qu'il procura aux établissements diocésains, séminaires ou communautés religieuses, les écoles qu'il institua, les églises, les chapelles, les presbytères qu'il bâtit ou qu'il releva de leurs ruines, les encouragements par lesquels il propagea dans le clergé le goût des études archéologiques. On ne s'étonne pas de trouver tout un chapitre spécial consacré dans l'ouvrage à ce dernier objet, quand on connaît l'essor et l'importance que les études archéologiques ont pris de nos jours, et la place que Mgr Crosnier a conquise parmi les archéologues les plus distingués.

Les dernières années de l'évêque de Nevers furent attristées par la situation douloureuse que les événements d'Italie créaient de jour en jour au saint-père. Dès 1859, sa santé, jusque-là invulnérable, commença à chanceler. Un asthme compliqué d'une maladie du cœur devint pour lui la source de continuelles souffrances, qui furent adoucies par la présence d'un ami de vieille date, celui-là même qui, suivant le désir du prélat, devait lui fermer les yeux, et dont nous parlerions plus longuement, si cet ami n'était précisément le di-

recteur du recueil pour lequel nous écrivons ces lignes. Le digne prélat mourut le 6 novembre 1860.

En retraçant cette existence de 64 ans, si pleine et si féconde, Mgr Crosnier a fait un livre qui est un vrai modèle d'histoire *impersonnelle* ; sans cesse il s'efface, lui qui pourtant a dû prendre une si large part aux travaux de son saint évêque, pour ne laisser paraître que celui-ci. Cet ouvrage est remarquable par l'ordre, l'exactitude et la précision. On éprouve une sorte de vertige à suivre, dans ses courses infatigables, l'apôtre évangélisant la France, le prélat remuant et améliorant son diocèse ; on se distrait un instant dans le récit des voyages qu'il trouva le temps de faire en Italie, en Suisse, en Allemagne, en Angleterre, en Afrique; on se repose enfin dans la pensée du couronnement d'une si belle vie : *Qui ad justitiam erudiunt multos, fulgebunt quasi stellæ in perpetuas æternitates.* —Nous n'avons pas besoin d'ajouter que ce volume, aussi bien écrit que sagement distribué, a sa place marquée dans la bibliothèque de tous les prêtres, dans celles de tous les établissements religieux et de toutes les congrégations, comme dans celles des pieux fidèles qui ont eu le bonheur d'entendre Mgr Dufêtre. A. VISSAC.

88. **LORD WALPOLE** *à la cour de France* (1723-1730), *d'après ses mémoires et sa correspondance*, par M. le comte DE BAILLON. — 1 volume in-12 de XXVI-390 pages (1867), chez Didier et Cie ; — prix : 3 fr. 50 c.

Chacun sait que les deux Walpole, Robert et Horace, ont joué un grand rôle dans la première moitié du XVIIIe siècle. Robert a sans doute, comme dit M. de Baillon, fondé le crédit public en Angleterre et ouvert à ce pays une ère nouvelle de prospérité financière et commerciale; toutefois, nous ne l'appellerons pas un grand ministre. On est grand par la beauté morale; et, en admettant qu'il soit resté pur, et qu'au moment de sa mort il fût pauvre, on ne peut nier que son administration, fertile en expédients de toute sorte, n'ait été corruptrice. Horace, son frère, fut un diplomate de premier mérite. Adroit et maître de lui-même malgré la vivacité de sa nature, il excellait à se prêter aux circonstances, à comprendre les hommes avec lesquels il devait traiter. Sans rancune, du moins apparente, contre ses plus violents adversaires, il ramenait à son opinion, par une conversation séduisante, ses contradicteurs les plus décidés; ses manières étaient élégantes; au besoin, il savait faire preuve d'énergie et payer de sa personne. Arrivé en France avec une mission

la politique anti-anglaise de Louis XIV, à détacher l'Espagne de la maison d'Autriche, à empêcher, par conséquent, une ruineuse guerre qui aurait mis aux prises les deux moitiés de l'Europe. Ce triomphe diplomatique fut le grand honneur de l'ambassade d'Horace Walpole; il fut plus glorieux encore pour le cardinal, qui, d'une part, avait à compter avec les susceptibilités peu britanniques de la France, en ramenant doucement à lui l'Espagne que la reine Elisabeth Farnèse exaltait par ses colères; qui, d'autre part, ne pouvait rompre avec l'Angleterre, ni même élever des nuages entre elle et nous, sans rouvrir, dans une effroyable lutte, les plaies de la France épuisée par un demi-siècle de guerres. On doit dire à sa louange, — et c'est le témoignage peu suspect que lui rend Walpole, — qu'il fut digne non moins que sage devant l'Angleterre. Il ne fit rien dont notre fierté nationale eût à rougir. La persévérance de ses négociations sut obtenir du cabinet de Londres la délivrance des *galions* espagnols bloqués en Amérique par une flotte anglaise, au souverain dommage de notre commerce; de plus, les instances de Walpole ne purent le contraindre à détruire les fortifications de Dunkerque; sur ce point, toutes les machinations de nos anciens ennemis se brisèrent contre une immuable volonté; le cardinal resta français.

A vrai dire, lord Walpole, quoiqu'il tienne presque toujours la plume dans ce livre, n'y a pas la première place. Sur le fond de sa correspondance et de ses mémoires se détache en relief la figure calme, fière et souriante de Fleury. S'il n'a pas le génie ardent et fier qui renouvelle les choses, ouvre de grands horizons et creuse dans une époque un sillon ineffaçable, en revanche, il entend à merveille cette politique de conciliation qui fait sans tapage beaucoup de bien, qui maîtrise les orages près de se déchaîner, qui s'impose lentement par la persuasion, jamais par la violence ni par l'astuce. De 1723 à 1730, — c'est ici la seule période qui nous occupe, — il permit à la France de respirer sans déchéance et sans abaissement; il la dégagea des turpitudes de deux administrations, et ranima les sources presque taries de sa prospérité. S'il aima les honneurs, avouons au moins que cette ambition n'eut pas besoin, pour monter au pouvoir, d'humilier la conscience, et qu'elle coûta moins cher au pays que celle de Richelieu et de Mazarin, qui a cependant encore tous les clairons de la renommée.

GEORGES GANDY.

OUVRAGES

CONDAMNÉS ET DÉFENDUS PAR LA S. CONGRÉGATION DE L'INDEX

Par un décret en date du 18 février dernier, approuvé par le souverain-pontife le 26 du même mois, la S. congregation de l'index a condamné les ouvrages suivants :

Lezioni di letteratura italiana nell' Università di Napoli, det ate d: Luigi SETTEMBRINI ; vol. I ; — Napoli, 1866. — (*Leçons de littérature italienne faites à l'Université de Naples*, par SETTEMBRINI ; t. Ier ; — Naples, 1866.)

La France sous Louis XV (1715-1774), par Alphonse JOBEZ, ancien représentant ; — Paris, librairie académique Didier et Cie, 1865. (Voir nos tomes XXXII, p. 461, XXXVII, p. 32, et p. 141 du présent volume).

Histoire de France depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours, d'après les documents originaux et les monuments de l'art de chaque époque, par MM. Henri BORDIER et Edouard CHARTON ; — Paris, 1864.

De la Séparation du spirituel et du temporel, par MIRON ; — Paris, librairie des sciences sociales, Noirot et Cie, 1866.

Zwei Thesen für das allgemeine Concile, von G. C. MAYER, *professor der dogmatik ;* — Bamberg, 1868, von Otto Reindl. — (*Deux Thèses pour le concile œcuménique*, par le docteur MAYER ; — Bamberg, Reindl, 1868.)

Theologische Einwendung gegen dis Scolastiche philosophiche Lehre vom Menschen im Entwurfe, von S. SPŒRLEIN, professor der Kirchengeschichte am Lyceum in Bamberg ; — Bamberg, von Otto Reindl, 1868. — (*Objection théologique contre la doctrine scolastique philosophique sur l'homme*, par SPŒRLEIN ; — Bamberg, Reindl, 1866.)

M. l'abbé Maynard, auteur de *Voltaire, sa vie et ses œuvres*, a eu l'honneur de recevoir de Son Eminence le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, la lettre suivante. — Nous nous empressons de la publier, en rappelant que nous avons rendu compte de ce remarquable ouvrage, t. XXXVII, p. 419, et t. XXXVIII, p. 244.

Bordeaux, le 20 février 1868.

Monsieur l'abbé,

Je ne sais si, depuis le jour où l'immortel auteur de la *Divine Comédie* décrivait dans le même poëme l'enfer et le ciel, un écrivain a traité deux sujets aussi opposés que la vie de saint Vincent de Paul et la vie de Voltaire.

Quel contraste! Vincent de Paul, l'homme tel que l'Evangile sait le former, s'élevant, par sa fidélité à la grâce divine, à un degré de beauté morale qui éblouit! Voltaire, l'égoïste sans entrailles, abusant des dons naturels les plus heureux, et devenu, pour la postérité, un type de dégradation morale! Celui-ci, idole des cœurs gâtés, comme celui-là sut devenir le patron de toutes les nobles âmes, l'inspirateur de toutes les grandes choses!

Votre Vie de saint Vincent de Paul jouit, depuis son apparition, d'un succès mérité. J'espère qu'il en sera de même de votre nouvelle publication. Ce livre fera autant de bien que son devancier.

Voltaire est le type de l'impiété lettrée, parfois ignorante, trop souvent libertine, se donnant de faux airs d'impartialité et de sagesse, et s'attaquant, avec un sourire cynique, à toutes les croyances, trouvant bons tous les moyens qui peuvent servir sa haine. Vous avez eu raison, Monsieur l'abbé, et c'était une œuvre digne de votre zèle, de mettre cette figure étrange dans tout son jour; il importait souverainement qu'on pût voir dans Voltaire la valeur du voltairianisme, et ce que devient l'homme sous l'influence des doctrines du XVIII[e] siècle. Avec non moins de bonheur que M. Audin il y a quelques années pour Luther et Calvin, vous nous avez donné du patriarche de l'incrédulité menteuse et grivoise un portrait frappant, qui rappelle les pages vengeresses de Joseph de Maistre.

Votre *Voltaire*, c'est Voltaire tout entier, tel que l'a peint l'histoire : *ingeniosus, sed insignis nebulo;* non le Voltaire de convention et de fantaisie qui est de mode, mais celui que connurent ses proches et ses familiers. Sous votre souffle, le masque tombe, le héros s'évanouit, et le grand homme n'est plus que *le dernier des hommes par le cœur*. Non que vous accusiez : vous louez, au contraire, largement ce qui peut être loué; mais vous êtes complet et sincère, et par là même votre récit devient un réquisitoire écrasant. Voilà une existence qui pouvait être glorieuse et féconde, et qui ne fut qu'un éclatant scandale! Pourquoi faut-il que les masses,

fascinées par le talent et l'esprit, n'applaudissent que trop encore ce bouffon qui fait rire aux dépens de la patrie et de tout ce qui mérite le respect des hommes ?

Vous avez accompli votre tâche avec bonheur, Monsieur l'abbé ; recevez mes félicitations les plus cordiales, et la nouvelle assurance de mon estime et de mon affection.

FERDINAND, cardinal DONNET,
archevêque de Bordeaux.

REVUE DES RECUEILS PÉRIODIQUES

du 16 février au 15 mars 1868.

Annales de philosophie chrétienne.

Janvier. A. BONNETTY : quelques Documents historiques sur la religion des Romains, et sur la connaissance qu'ils ont pu avoir des traditions bibliques, par leurs rapports avec les Juifs, suite. — Raoul POSTEL : *Jacques de Sainte-Beuve, docteur de Sorbonne et professeur royal, étude d'histoire privée, contenant des détails sur le premier jansénisme.* — L'abbé E. VAN DRIVAL : des Formes primitives de la poésie chez les peuples anciens. — A. BONNETTY : Enumération de quelques-uns des nombreux et savants dictionnaires composés par les Chinois. — Enumération de tous les ouvrages de Bossuet qui entrent dans ses œuvres complètes publiées par M. Lachat, suite et fin. — Gabriel DE CHAULNES : *Recherches sur la prédication de l'Evangile dans les Gaules au 1er siècle,* par M. l'abbé Corbière. — Bibliographie.

Annales franc-comtoises.

Février. L'abbé MOREY : un Théologien comtois : le P. Gury. — C. FLEURY : Franc-Comtois et Suisses, suite. — Charles DE VAULCHIER : Discours de réception à l'académie de Besançon. — Vicomte CHIFLET : *le Victorial, chronique espagnole, traduite* par M. le comte Albert de Circourt et M. le comte de Puymaigre. — F. RICHARD-BAUDIN : A une mère sur la mort de sa fille; — le Siècle de l'Antechrist, poésies. — Le comte DE VAULCHIER : Chronique.

Bulletin des lois civiles ecclésiastiques.

Février. Bureaux de bienfaisance. — Devoirs des conseils de fabrique et des marguilliers pendant le mois de mars. — Eglises : construction par la fabrique sur un terrain communal; refus par le conseil municipal de contribuer à la dépense; emploi des matériaux de l'ancienne église ; — cloches, corde, charge de la commune, droits de la fabrique. — Dons et legs : changement de la destination du legs. — Jurisprudence : curés : inamovibilité, presbytère, refus d'abandon, demande formée par le maire, référé.

Collection de précis historiques.

1er mars. Du Dogme de l'indéfectibilité de l'Egise, ou Pierre ne meurt point. — Le P. C. G. SAFART : Mission du Bengale occidental. Eglise et orphelinat Saint-Joseph. — Les Martyrs de la liberté de l'Eglise et du droit public en 1867, suite.

15 mars. Le P. A. CAHOUR : saint Joseph patron de la bonne mort, légende napolitaine. — La révér. mère Justine Desbille, en religion sœur Gertrude, fondatrice et première supérieure générale de l'institut de l'Enfant-Jésus, à Nivelles. — Les Martyrs de la liberté de l'Eglise et du droit public en 1867, suite. — Nécrologie. — Bulletin bibliographique.

Correspondant.

Février. Antoine D'ABBADIE : l'Abyssinie et le roi Théodore. — E. EGGER : les derniers jours de l'éloquence athénienne. Démosthène, Eschine et Hypéride. — Eugène MULLER : Au moulin Coudret, suite. — Adolphe PERRAUD : Kaulbach et le *Siècle de la réforme.* — Mémoires de Malouet. — H DE LACOMBE : la nouvelle Loi militaire. — Mélanges. — Arthur MANGIN : Revue scientifique. — P. DOUHAIRE : Revue critique. — Léon LAVEDAN : les Evénements du mois. — Bulletin bibliographique.

« riter de réponse, on réfute une infinité d'objections du même genre « répandues dans nos auteurs les plus éminents. D'ailleurs, un mot « est souvent un trait de mœurs ou de caractère d'une grande impor- « tance (p. XIII). » Ces réponses fécondes et ces mots heureux, le professeur de Clermont sait les trouver à merveille. Rien, d'ailleurs, ne lui manque pour cela. Il connaît l'antiquité, il est familiarisé avec les littératures étrangères, il a du goût, de la vivacité, de la sincérité : tant de qualités lui assuraient le succès. Quelques lecteurs, il faut bien le dire, — et peut-être serions-nous du nombre, — lui reprocheront d'avoir trop bien plaidé la cause de ses *clients*; mais peut-on vivre longtemps avec le génie et ne pas oublier parfois qu'il a ses taches? — En résumé, si M. Bonieux nous eût demandé pour son livre le passeport qu'il a réclamé d'un vénérable doyen de faculté, — sans doute pour obéir à un tribunal de l'index établi dans l'université, — nous n'aurions point écrit sur sa feuille : « Vu et « lu, » parce que nous aurions craint de lui faire injure. En supposant même que nous ayons l'amour du laconisme, nous aurions mis pour le moins : « Lu avec plaisir, approuvé dans l'ensemble, « admiré dans beaucoup de détails. » LE VERDIER.

95. **LE CULTE** *de la Vierge Marie Mère de Dieu, nouvelles conférences prêchées à Paris, à Lyon, en Belgique*, etc., *depuis le décret dogmatique de l'immaculée conception*, par M. l'abbé COMBALOT, missionnaire apostolique. — 2 volumes in-12 de XXXII-600 et 614 pages (1865), chez Lecoffre et Cie; — prix : 8 fr.

Depuis le décret à jamais mémorable qui a proclamé le dogme de l'immaculée conception de Marie, M. l'abbé Combalot, dont tous nos lecteurs connaissent le talent et le zèle apostolique, a regardé comme une des gloires de son laborieux ministère l'obligation qu'il s'est imposée de faire reluire, aux yeux des populations qu'il évangélise, tout ce que renferme de grandeurs philosophiques, théologiques et morales, ce dogme calomnié ou dédaigné par les enfants du siècle, mais acclamé avec un ardent amour par le monde catholique. Il a eu le bonheur d'assister à Rome, en 1854, aux splendeurs de cette solennité incomparable, et, dès ce jour, il s'est dit qu'il se devait à lui-même, à l'auguste Vierge dont il a célébré les louanges avec tant de force et d'éclat dans la plupart des églises de France et de Belgique, de redire ce qu'il avait vu et entendu dans la ville éternelle, et de faire sortir du grand enseignement dont il

avait été témoin, ce qu'il offre de consolations et d'espérances à la piété alarmée par les scandales et les périls, de force à la polémique chrétienne contre le sensualisme, le naturalisme, le panthéisme et les autres erreurs de ce temps, qui se précipite sous nos yeux dans l'athéisme. Il a vu encore, dans le dogme de l'immaculée conception, un puissant encouragement à parcourir d'un cœur plus fervent « la voie royale de la croix, » la voie du sacrifice, où chaque pas est un progrès dans la vie spirituelle. On peut donc dire que ces deux volumes de sermons s'illuminent de ce grand dogme, qu'il en est le soleil et y verse la lumière et la chaleur.

D'abord une introduction courte de pages, mais pleine d'une évangélique vigueur, M. l'abbé Combalot trace en traits de feu l'esquisse de ces dix dernières années, où la lutte du bien et du mal a pris les proportions en quelque sorte gigantesques qu'elle garde encore. A dater du 8 décembre 1854, l'ange des ténèbres, prévoyant une grande victoire catholique, dont la proclamation du dogme de l'immaculée conception était la promesse et le premier rayonnement, s'est armé de toutes les audaces et de toutes les séductions de l'erreur et du vice, et a rendu même visible et tangible son action continue dans les superstitions modernes. — Après ces vives pages, en parfaite harmonie avec le fond et la couleur des discours, nous avons dans le premier volume treize conférences. C'est d'abord le tableau des magnificences auxquelles la station du Mois de Marie élève l'enseignement des vérités divinement révélées. C'est ensuite la bienheureuse Mère de Dieu glorifiée dans son culte, dans sa maternité, dans sa médiation auprès de Jésus-Christ, dans les secours qu'elle nous obtient à tous contre la chair et contre le monde. — Puis voici le fait historique de la proclamation du dogme de l'immaculée conception, le but providentiel de cette proclamation, en tant qu'elle est mortelle au triple rationalisme protestant, philosophique et théologique ou gallican. — La dixième conférence décrit l'épreuve des esprits angéliques, la chute orgueilleuse de Lucifer et des mauvais anges, chute dont les causes perpétuellement agissantes expliquent spécialement les crimes sataniques de nos jours, la haine vraiment diabolique dont le Christ, sa divine Mère, l'Eglise et la papauté sont l'objet. — Par suite, la onzième conférence explique les influences de Lucifer et des mauvais anges sur la race humaine ; à ces efforts, les deux derniers discours opposent, comme signe de salut, la dévotion à la bienheureuse Mère de Dieu, refuge des pécheurs.

Le second volume a vingt-trois conférences. M. l'abbé Combalot démontre que la dévotion à la très-sainte Vierge est de tous les âges et de toutes les conditions. Il développe ensuite, avec une splendide abondance d'idées, le culte dû à l'auguste Mère de Dieu, culte intérieur et culte public. Celui-ci nous est montré dans l'Eglise. Cinq discours le font voir dans l'année liturgique, dont l'orateur fait converger vers Marie, avec une grande étendue de savoir relevé d'une éloquente parole, les fêtes qui nous entretiennent de ses mystères et les prières que chaque mois fait monter vers son trône. Les derniers discours s'élèvent, dans l'ordre philosophique, à une grande hauteur. Ils envisagent la sainte Vierge dans son action réparatrice. Marie exerce une mission dans l'ordre de la vérité et dans l'ordre de la charité; à son exemple, la femme chrétienne participe à cette double mission; et combien empressé, combien infatigable doit être son apostolat, quand la nuit se fait, quand le monde a besoin d'une si grande aumône de lumière et d'amour!

Tel est, en raccourci, le cycle que M. l'abbé Combalot parcourt dans cette succession de conférences. Son austère franchise n'y ménage pas à notre siècle les vérités humiliantes. Il fouille avec une liberté impitoyable les plaies contemporaines; il fait sortir de notre orgueil et de notre sensualisme tout ce qu'ils ont de honteux. Peut-être trouvera-t-on que les côtés lamentables de la situation religieuse et sociale sont trop exclusivement accusés, et qu'il n'est pas assez tenu compte de la belle germination catholique qui se fait depuis dix ans, malgré l'acharnement des ouvriers du mal; peut-être aussi pensera-t-on qu'il y a là, parfois, une puissance trop absolue d'affirmation, des jugements trop rigoureusement formulés, quelque chose, en un mot, au-dessus du ton. De prime abord, tout cela semble exagéré; mais, plus que bien d'autres, M. l'abbé Combalot veut être jugé d'un coup d'œil d'ensemble. Telle expression trop forte est adoucie plus loin; telle proposition en apparence trop rigide reçoit ailleurs un lumineux et équitable commentaire; tel tableau quelque peu chargé de noires couleurs a bientôt son pendant, où l'accent des saintes espérances domine, où l'*alleluia* des prochains triomphes de l'Eglise éclate. Ajoutons que, dans ces conférences, comme d'habitude, l'énergique orateur, en qui la force est plus sensible que l'onction, s'inspire rarement de lui-même. Il se revêt, si on peut ainsi dire, de l'Ecriture et des pères; sa parole vit de tradition et d'autorité. C'est toujours au flambeau des vérités révélées qu'il regarde le siècle et

qu'il le juge. N'est-ce pas, pour le talent, la meilleure sagesse? On reste ainsi dans la justice et dans la charité.

Acceptons donc ces deux volumes comme un glorieux hommage à l'auguste Vierge dont le culte grandit toujours. Ils sont vraiment, pour l'esprit et pour le cœur, une force, une consolation et une lumière. GEORGES GANDY.

96. **LE DIEU PLUTUS**, par M. A. QUINTON, avocat, ancien bâtonnier, membre de l'académie de Sainte-Croix. — 1 volume in-12 de VIII-392 pages (1867), chez P. Lethielleux; — prix : 3 fr. 50 c.

Dans *Aurélia* (Voir p. 197 de notre t. XXXVIII), M. Quinton a signalé les premières conséquences de l'établissement du christianisme à Rome ; dans le *Dieu Plutus*, il veut montrer les premières origines du pouvoir temporel des papes dans la cité qu'on appelait déjà, au IIIe siècle, la Ville éternelle. Voilà l'intention ; est-ce bien la réalité? Il semble plutôt, témoin ce qu'on va lire, que le *Dieu Plutus*, divinité par excellence d'une société en putréfaction, est seulement l'antithèse du Dieu de l'abnégation prêché et adoré par les disciples du Christ. Voyons plutôt.

C'est entre 270 et 298 que se déroule le drame émouvant où la lutte des penchants infernaux consacrés par le polythéisme, et des célestes dévoûments commandés par la religion nouvelle, se personnifie en quelques scélérats dévorés de cupidité et en quelques âmes d'élite que le feu de la charité consume. Dégageons le récit des incidents qui l'encombrent, et mettons en lumière les deux versants du sujet, l'un satanique, l'autre divin.

Chærestrate, un misérable, fait métier, à Thèbes, d'élever pour l'infamie, dans une maison somptueuse, des hétaires ou courtisanes qui, à peine dressées à toutes les ignominies de l'emploi, sont vendues fort cher à des débauchés ou à des marchands de jeunes filles. Dans cette habitation maudite vit Sélène, à qui une vieille mégère, sa gardienne, souffle tour à tour avec une extrême violence l'amour et la haine. Chærestrate la vend comme un vil bétail à Sotades, qui, épris de sa merveilleuse beauté, la conduit à Apollonia, au nord de la Thrace, dans une contrée affreuse et dénudée, où des colons romains, serfs de cette terre marâtre aux mamelles de roc, vivent et meurent dans les tourments de la servitude. C'est là que Sotades vit dans une riche habitation, en attendant de pouvoir, selon ses vœux, aller à Rome avec Sélène, et y ouvrir un comptoir

minant Dieu elle est la science, l'humanité, le progrès, le *perpétuel devenir;* et avec ces mots de passe elle se croit sûre d'en finir avec le vieux monde. Aussi, tout en supprimant le grand Architecte lui-même, elle dit à ses séides, comme le Christ aux apôtres : « Enseignez toutes les nations. » Le *Rationaliste* enseigne Genève ; le *libre Examen*, Bruxelles ; le *libero Pensiero*, Milan. Chez nous, l'*Opinion nationale* s'adresse aux saint-simoniens ; la *Science sociale*, aux phalanstériens ; la *Coopération* et la *Solidarité*, aux socialistes à la recherche d'une terre nouvelle ; le *Siècle*, aux ateliers et aux cabarets ; la *Liberté*, le *Journal des débats*, le *Temps*, la *Revue des deux mondes*, à la bourgeoisie ; l'*Avenir national* et le *Courrier français*, aux travailleurs. Il y a aussi les bateleurs et les pîtres : *Satan*, la *Rue*, le *Bouffon*, *Démocrite*, etc., sont ou ont été chargés de la parade pour les foules.

C'est la femme principalement, la femme française et chrétienne, qui est le but de la conjuration. Transformez-la en libre-penseuse, et vous aurez la femme américaine bas-bleu, très-forte sur les mathématiques et l'émancipation féminine, mais tenant, pour rester belle, à n'être pas mère ; vous aurez la femme du XVIIIe siècle, Mme Du Deffand, Mme d'Epinay, Mme Roland, avec leur système d'égoïsme et de sensualisme brutal ; vous aurez l'idéal orgueilleux et impur des héroïnes de Mme Sand ; vous ferez trôner dans nos foyers, à la place des épouses et des mères, les monstrueuses fantaisies écloses d'un cerveau déréglé : les Lélia, les Indiana, les Valentine, les La Quintinie.

Voilà donc ce que seraient, au souffle du libre enseignement propagé par la ligue et exalté par les frères, ces deux êtres, l'enfant et la femme, que le catholicisme revêt de tant de grâces et de séduction : l'enfant grandirait, apprenant, dans l'histoire naturelle des singes ses aïeux, les vertus qu'il doit pratiquer et les vices qu'il doit fuir ; la femme affranchie serait l'émule des libres-tricoteuses du bon M. de Robespierre, ce qui ne l'empêcherait pas de rivaliser en *papillonne* avec les savants des libres amours. Nous reculerions, bien au delà de la Grèce et de Rome dégénérées, dans une nuit et une fange sans nom ; l'humanité se courberait, lacérée par le fouet des maîtres, sous une tyrannie que rien ne peut exprimer. Car, il est essentiel qu'on le sache, le dernier mot de la conjuration, c'est l'oppression. Quelles colères quand on la démasque ! comme, sous ces anathèmes de commande, on entend les dépits d'une ambition impatiente de

tout subjuguer ! Sans cesse la conspiration se pose en victime pour réussir plus vite à devenir bourreau.

Nons ne pouvons assez louer M. de Saint-Albin d'avoir opposé à cette ligue la contre-ligue de ses révélations. Ce mémoire, qui est un livre, peut s'appeler, lui aussi, *Légion*. Les aveux qu'il arrache, les masques qu'il fait tomber, l'abondante lumière qu'il verse à flots dans les plis et les replis du complot, tout cela possède une grande force. Les citations qui s'entassent au bas des pages et à la fin du volume, sans luxe toutefois et sans confusion, sont autant de témoins à charge qui foudroient ce qu'ils dévoilent. Dire, pièces en mains, à quelles hontes, à quelles obscénités, à quelles anarchies, à quels despotismes nous entraînent ceux qui prétendent mener le deuil de l'ignorance, des superstitions et de la tyrannie, c'est de bonne guerre, et nous ne connaissons pas de plus saints combats.

GEORGES GANDY.

161. **LE LIVRE** *des visions et instructions de la bienheureuse Angèle de Foligno*, *traduit* par M. Ernest HELLO. — 1 volume in-18 de XLVIII-398 pages (1868), chez Poussielgue frères ; — prix : 1 fr. 35 c.

Ce livre a été écrit, au commencement du XIVe siècle, par le frère Arnaud, directeur de la bienheureuse Angèle. C'est la reproduction naïve des pieux et sublimes entretiens dans lesquels la servante de Dieu confiait au prêtre ses épreuves, ses consolations, ses ravissements, ses visions, et les grands enseignements qu'elle recueillait des lèvres de Notre-Seigneur ou de la sainte Vierge. Rien de plus suave, de plus instructif et de plus élevé. Mais nous devons dire aussi que, pour apprécier à leur juste valeur ces mystérieuses confidences et pour en savourer sans péril les parfums, il faut avoir reçu de Dieu le sens des choses divines et la force de les porter. Nous n'en conseillerions donc la lecture ni aux personnes qui, incapables de les comprendre, pourraient y voir le contraire de ce qu'elles renferment, ni à celles dont l'imagination est trop vive et le cœur trop inflammable.

Le traducteur, M. Ernest Hello, est connu depuis longtemps dans le monde littéraire. Il a, chacun le sait, de grandes qualités et d'impardonnables défauts. Sa pensée, vive et forte, galope toujours à la poursuite de l'extraordinaire ; son style, souvent énergique et quelquefois brillant, bondit sans cesse du commun à l'imprévu, voisin de l'incompréhensible. Il a des mots à lui et il tire

quelquefois de leur combinaison d'excellents effets; mais, trop souvent aussi, il en oublie la signification ou les jette un peu au hasard sans souci du lecteur. On le lui a dit sans doute; nous nous permettrons de le lui répéter, car le livre qu'il publie aujourd'hui prouve surabondamment que ses défauts ne s'atténuent guère, et que ses distractions ne diminuent point. En tête de sa traduction est une préface sur les merveilles de l'ordre surnaturel et sur les visions de la bienheureuse Angèle en particulier. Or, à presque toutes les pages de cette préface, on rencontre des phrases du genre de celles-ci : « De loin, toutes les étoiles se ressemblent. Nos yeux sont si « faibles, que ces mondes, cachés par la distance, sont pour nous « des points d'or qui, dans les nuits d'été, tremblent dans l'*azur* « *noir* du même tremblement (p. I). — Angèle, creusant la Pas- « sion, comme si elle interrogeait la *profondeur* pour lui arracher « cette raison inconnue d'adorer qui se dérobe dans la *hauteur*,... « compte un à un les instruments de la passion, etc. (p. XVI). — « Le ciel est une figure, superbe quoique limitée, immense quoique « finie. *Comme la pécheresse du désert*, il étale une chevelure d'or « (p. XXI). » — Heureusement, le style de la traduction est, d'ordinaire, plus simple et meilleur. Il a néanmoins des écarts assez nombreux, qui voilent parfois le vrai sens du texte, et donnent à tout l'ouvrage une nuance dantesque peu en harmonie avec sa forme originale. LE VERDIER.

162. **LES MARINS FRANÇAIS** (suite et complément de la *France héroïque*), *vies et récits dramatiques d'après les documents originaux*, par M. Bathild BOUNIOL. — 2 volumes in-12 de 400 et 446 pages (1868), chez A. Bray; — prix : 6 fr.

Cette œuvre consciencieuse est l'histoire abrégée de notre marine et de nos établissements coloniaux, écrite au point de vue biographique. C'est une galerie de portraits en pied, représentant toutes nos illustrations maritimes, navigateurs, *découvreurs* de terres, chefs d'escadre, corsaires, explorateurs. L'auteur remonte jusqu'aux origines de la flotte, à la bataille de Ziraskiée (1304), qui inaugura par un triomphe nos longues guerres maritimes, et que nos historiens ont presque complétement passée sous silence, et à la défaite de l'Ecluse (1340), qui, comme tant d'autres défaites navales, fut causée par une défiance mal fondée de nos forces. L'un des trois amiraux, nommé Bahuchet, qui, au dire des *grandes Chroniques*, « se savait

« mieux mêler d'un compte à faire que de guerroyer en mer, » et Hue Quiéret, plus brave soldat qu'habile capitaine, empêchèrent leur collègue Barbevaire de s'éloigner de la côte pour aller à la rencontre des Anglais, et commirent ainsi la faute qui se renouvela, avec des suites si fatales, à Aboukir.

Bethencourt ouvre la série des colonisateurs. Il conquit les Canaries malgré le mauvais vouloir des Espagnols, et en convertit les habitants à la religion chrétienne. Son gouvernement fut doux et modéré, et il se fit aimer des indigènes, qui pleuraient de douleur quand il les quittait, et de joie à son retour. Laudonnière reconnut les rivages de la Floride et y établit ses compagnons. Villegagnon, chevalier de Malte, visita l'embouchure du Rio-Janeiro, et se fixa dans les environs. Les Portugais, qui étaient pourtant ses rivaux, ont loué son humanité; mais il eut le tort, par déférence pour les ministres protestants qui faisaient partie de l'expédition et que Calvin lui-même avait désignés, de faire en apparence profession de calvinisme. Plus tard, il est vrai, il revint au catholicisme. Toutefois, les germes de désunion que l'esprit de secte avait semés portèrent leurs fruits, et l'expédition avorta. La guerre civile qui désolait alors la France empêcha d'ailleurs la métropole d'envoyer les secours que réclamait Villegagnon, et qui lui auraient permis, d'après l'opinion de Southey, historien du Brésil, de faire de Rio-Janeiro la capitale d'une colonie française (t. I, p. 106).

Dans les premières années du règne de Louis XIII, une nouvelle tentative fut faite par les Français pour s'établir au Brésil, dans la province de Maragnon, qui est située au nord. L'amiral Razilly, fervent catholique, songea tout d'abord aux moyens de fonder une mission pour évangéliser les Indiens. Deux capucins du couvent de la rue Saint-Honoré à Paris, les PP. Yves d'Evreux et Claude d'Abbeville, partirent avec lui, et travaillèrent non sans succès, avec un zèle tout apostolique, à la conversion de ces sauvages. Nous devons aux deux missionnaires des relations très-intéressantes de leur voyage, des descriptions pittoresques et fort littéraires du pays, et des peintures que l'on doit croire fidèles des mœurs des habitants. On doit savoir gré à M. Bouniol d'avoir enrichi son livre de nombreuses citations qui nous font connaître les impressions subies par les Européens abordant pour la première fois sur ces terres encore vierges, et admirant avec un naïf étonnement une nature si différente de celle avec laquelle ils étaient familiarisés. Il y a un véritable talent d'observa-

choses, elle avoue sans peine que cette raison doit exister en dehors du cercle de ses expériences (pp. 257, 258). Aussi, là se trouve le principe d'une conciliation qui, si elle venait à s'effectuer, honorerait toutes les branches de la science. « En faisant de justes concessions à l'école expérimentale, l'école des savants désintéressés de « toute opinion préconçue et de tout parti pris, on arriverait à désarmer bien des défiances et des susceptibilités légitimes (p. 261). » A côté des théories purement scientifiques, et grâce aux lumières fournies par l'expérience, le philosophe poursuivrait paisiblement ses recherches sur l'ordre des réalités insensibles, conclurait du fait à la cause, de la matière à l'esprit, du fini à l'infini, et porterait au plus haut point qu'elles puissent atteindre la raison et la science humaines. Le jour où s'accomplirait cet accord, « l'anarchie des « intelligences s'apaiserait peut-être sous le charme impérieux « de la vérité manifestée à la fois dans ses deux grands aspects « (p. 282). »

Tel est, en abrégé, le nouveau livre de M. Caro. Nous y avons trouvé, comme dans les précédents, une science solide, une grande clarté d'exposition, un style noble et brillant. Deux choses seulement nous y ont paru blâmables : une indulgence trop grande à l'égard de quelques savants fort peu orthodoxes, et une tendance marquée à exclure des travaux scientifiques la philosophie et la religion. Nous savons bien qu'un traité de physique ou de chimie comporte peu les thèses métaphysiques, dogmatiques et morales; mais nous croyons aussi qu'une œuvre de science expérimentale qui n'amène point, çà et là, quelques conclusions d'un ordre supérieur, est une œuvre sèche, aride et souvent dangereuse. Elle peut avoir de belles formes, mais il lui manque le souffle, la vie. Et d'ailleurs, pourquoi cette réserve si grande et cette impartialité affectée? Il n'est pas dans l'ordre que la vérité reste captive ni que l'esprit humain s'arrête court lorsqu'il a devant lui de l'espace et qu'il est assez fort pour le franchir. On aura beau dire, le nom de Dieu ne saurait être déplacé dans l'étude des choses qui le proclament, et la science ne sera jamais féconde tant qu'elle ne sera pas chrétienne. En dehors de là, les belles aspirations de M. Caro ne pourraient être que des rêves. LE VERDIER.

165. **PHARMACIE** *spirituelle de poche à l'usage des confesseurs*, ou *Remèdes particuliers contre les principales maladies de l'âme*, par UN CURÉ DU DIO-

CÈSE DE LYON. — 1 volume in-18 de XII-288 pages (1867), chez J.-B. Pélagaud, à Lyon et à Paris; — prix : 1 fr.

Qu'il y ait des rapports étroits entre les maladies du corps et celles de l'âme, entre l'art du médecin et celui du confesseur, nul ne saurait le contester. Mais il faudrait plaindre le médecin spirituel qui, prenant trop à la lettre le titre de ce petit ouvrage et la demande demi-plaisante exprimée par l'auteur dans sa préface, se croirait sûr du succès au tribunal de la pénitence, parce qu'il posséderait cette *Pharmacie* « dans un coin de sa poche, dans la manche de la « soutane ou dans l'ampleur ondoyante du surplis (p. VII). » Non, telle ne sera pas l'utilité de ce livre; mais on y trouvera, pour se former à la direction des âmes, un excellent résumé, ou, s'il faut parler médicalement, l'*extrait*, la *quintessence* de ce qu'on doit posséder à l'avance et appliquer dans l'occasion, en présence des principales maladies ou infirmités morales. — L'auteur a suivi l'ordre classique des péchés capitaux. En abordant chacun d'eux, il en expose, dans une courte notice, la gravité et les divers degrés d'après des théologiens accrédités. Il passe ensuite aux remèdes, qui sont d'ordinaire les suivants : 1° examen de la difformité et des suites funestes de chaque péché; 2° considérations sur la beauté et les avantages de la vertu opposée à ce péché; 3° exercices spontanés dans la pratique de cette vertu ; 4° exemples de Notre-Seigneur et des saints. Presque chaque pensée est appuyée sur la citation d'une maxime courte et vive, tirée de l'Ecriture sainte et quelquefois des pères de l'Eglise, maxime destinée à produire une forte impression dans l'âme du pénitent, comme le promet cet oracle même des saints livres : *Numquid non verba mea sunt quasi ignis et quasi malleus conterens petram?* L'ouvrage est précédé de quelques propositions que l'auteur donne facétieusement comme « autant de pilules pro« pres à faciliter l'entière digestion de certaines crudités du *Sylla*« *bus* (p. 2), » et suivi d'un appendice concernant les scrupuleux, les occasionnaires, les récidifs et les habitudinaires.—La *Pharmacie spirituelle de poche* pourra rendre des services, à condition qu'on n'attende pas, pour l'ouvrir, le moment d'en faire usage, mais qu'on y ait recours habituellement. A. VISSAC.

166. **SIMON PIERRE** *et Simon le Magicien, légende*, par le P. J.-J. FRANCO, de la compagnie de Jésus ; — *traduit de l'italien*, par M. Ch. BUET (*seule tra-*

duction autorisée par l'auteur). — 1 volume in-12 de 240 pages (1868), chez P. Lethielleux; — prix : 1 fr. 50 c.

L'auteur de cette légende est un des écrivains les plus distingués de la *Civiltà cattolica*, homme d'érudition et d'imagination tout ensemble, théologien, philosophe, polémiste, romancier, poète même à ses heures de loisir. Le traducteur est connu déjà par sa collaboration au journal *l'Univers*. — L'un et l'autre ont donné à leur travail à peu près toute la perfection qu'on pouvait y désirer. Le P. Franco a vivement esquissé les mœurs de la société romaine au Ier siècle, et reproduit d'une manière saisissante les traditions chrétiennes relatives soit à la rencontre de saint Pierre et de Simon le magicien, soit au martyre de saint Paul et du prince des apôtres. On regrette seulement qu'il n'ait pas rattaché par un lien plus sensible ou par un nœud plus dramatique les deux parties de son récit. — M. Charles Buet a fait passer dans notre langue avec assez d'exactitude et de bonheur la vivacité et la grâce esquise du texte italien. Sa traduction doit occuper un rang honorable dans nos bibliothèques de propagande.

167. **LES TÉMOINS** *du Christ, histoire de chacun des soixante-douze disciples de Notre-Seigneur Jésus-Christ composant la première compagnie de Jésus, premiers témoins de ses miracles et thaumaturges eux-mêmes, premiers hérauts de l'Evangile, coadjuteurs des apôtres, premiers pasteurs ou évêques des grandes cités de l'univers; — publiée pour la première fois, d'après les récits scripturaux et patrologiques, d'après les monuments inédits et les antiques traditions*, par M. l'abbé MAISTRE, chanoine honoraire de Troyes, professeur de théologie, etc. — 1 volume in-8° de XII-470 pages (1868), Ch. Cavaniol, à Chaumont; — prix: 5 fr.

Les soixante-douze disciples figurés par les vieillards auxquels Moïse, sur ses vieux jours, commit une partie de sa sollicitude sur les tribus d'Israël, sont bien nos pères dans la foi; ils ont eu le bonheur de voir de leurs yeux, d'entendre de leurs oreilles, de toucher de leurs mains tout ce qu'ils nous ont attesté sur le Verbe de Dieu revêtu de notre humanité; leur enseignement constitue le fonds de la tradition chrétienne, enrichi successivement par les témoignages de leurs successeurs. — C'est donc une heureuse idée, à une époque où l'on cherche à saper par la base le fait même de la révélation chrétienne, d'avoir réuni, dans une série de monographies, ces témoins dont les affirmations positives et désintéressées, puisqu'elles ont eu pour conséquence le martyre, sont bien faites pour

confondre de téméraires négations et porter la conviction dans les esprits en proie au doute.

L'auteur a eu la bonne pensée de puiser aux sources pour donner à son travail une valeur scientifique plus réelle. L'histoire des bienheureux disciples du Sauveur n'est point toutefois aussi inédite que semble le promettre le titre transcrit ci-dessus. Elle se trouve déjà dans les auteurs qui ont traité avec détail des fastes hagiologiques de l'Eglise, entre autres dans les *Actes des saints* des bollandistes, et M. l'abbé Maistre y a toujours puisé avec fruit. Sauf le titre, et les nombreuses citations de seconde main qui se lisent dans les notes, ce livre n'a pas d'ailleurs de prétentions savantes : il n'en produira que de meilleurs fruits parmi les fidèles. Il résume avec abondance et méthode ce que nous apprennent les documents anciens et la tradition sur les soixante-douze disciples, et nous ne songerions à y relever des inexactitudes et des inperfections de style que pour engager l'auteur à donner plus de soin à sa rédaction. Après nous avoir raconté dans ce volume les travaux apostoliques et le zèle héroïque de ceux qui furent les disciples immédiats de Jésus-Christ, peut-être, entraîné par la beauté du sujet, achevera-t-il son œuvre en retraçant la vie non moins édifiante de tous les autres ouvriers évangéliques des temps primitifs, dont il ne donne ici que la liste abrégée (p. VII).

168. **LE THÉATRE** *chrétien*, ou *les Martyrs mis en scène*, *recueil de douze pièces dramatiques à l'usage des colléges, petits séminaires et autres maisons d'éducation*, par M. l'abbé J***. — 1 volume in-12 de XII-570 pages (1867), chez P. N. Josserand, à Lyon, et chez Régis Ruffet et Cie, à Bruxelles et à Paris; — prix : 4 fr. 50 c.

La critique a parfois à remplir de cruels devoirs. Comment faire entendre à M. l'abbé J*** qu'il est à plaindre de n'avoir pas eu de meilleurs conseillers? Pourquoi le manuscrit de ses drames, qui, paraît-il, a rendu quelques services, s'est-il aventuré à franchir les limites nécessairement restreintes de sa très-petite publicité? Il fallait résister plus résolûment à ces fâcheuses excitations, glisser sans bruit, se borner au rôle le plus modeste, n'être qu'une indication, un canevas ou un plan, ne donner à croire à personne, avec ce titre sonore, qu'on pense avoir fait faire un pas au drame chrétien. Non, le théâtre catholique n'a pas dit ici son dernier mot; loin de là; il n'est même pas possible que les colléges, les insti-

BULLETIN SOMMAIRE DES PRINCIPALES PUBLICATIONS DU MOIS.

Abandon *à la divine providence par Marie, ou le Don de soi-même à Dieu,* par UN DOCTEUR EN THÉOLOGIE ; — 2e *édition.* — 1 vol. in-18 de 492 pages, chez Merle, à Rome, et chez V. Sarlit, à Paris ; — prix : 1 fr. 50 c.

Ouvrage approuvé à Rome, par l'autorité ecclésiastique.

Cœur (le sacré) *de Jésus étudié dans les livres saints,* ou *trente-trois Considérations pour le mois du Sacré-Cœur,* par M. l'abbé H. SAINTRAIN, docteur en philosophie et lettres, professeur de poésie au petit séminaire de Floreffe. — 1 vol. in-18 de 408 pages, chez H. Goemaere, à Bruxelles, chez G. Mosmans, à Bois-le-Duc, et chez J. Albanel, à Paris ; — prix : 1 fr. 50 c.

Correspondance *inédite de Marie-Antoinette, publiée sur les documents originaux,* par M. le comte Paul Vogt d'HUNOLSTEIN, ancien député de la Moselle ; — 4e *édition, revue et augmentée d'un portrait authentique gravé par* FLAMENG, *d'une préface nouvelle et de nombreux* fac-simile. — 1 vol. in-8° de CXVI-334 pages, chez E. Dentu ; — prix : 8 fr.

Voir, sur la 1re édition, notre t. XXXII, p. 118.

Discours *sur l'éducation, prononcés à l'école de Pont-Leroy,* par M. l'abbé PESCHOUD, ancien directeur du collége, évêque de Cahors, *précédés de sa biographie,* par M. l'abbé AZAÏS, aumônier du lycée de Nîmes. — 1 vol. in-12 de XII-418 pages, chez Louis Giraud, à Nimes, et chez Emm. Renault, à Paris ; — prix : 2 fr. 50 c.

Eglise (l') *et la révolution dans leurs rapports avec la civilisation moderne, ouvrage précédé d'une lettre de Mgr* l'ÉVÊQUE D'AIRE, par M. le baron DE CLAYE. — 1 vol. in-8° de 400 pages, chez C. Douniol ; — prix : 5 fr.

Faits et récits *contemporains, nouveau recueil anecdotique,* par UN AMI DE LA JEUNESSE ; — 3e *édition, entièrement refondue.* — 1 vol. in-8° de VIII-232 pages, chez V. Sarlit ; — prix : 2 fr.

Bibliothèque anecdotique des familles. — La couverture du volume porte : par M. G. de Cadoudal, et nous trouvons, en effet, un compte rendu de la 1re édition de cet ouvrage dans notre t. XXIV, p. 211.

Liberté (la) *de l'enseignement supérieur,* par Mgr l'ÉVÊQUE D'ORLÉANS, de l'académie française.— In-8° de 46 pages, chez C. Douniol ; — prix : 1 fr.

Louis XIV *et les principaux personnages de son temps,* par M. Romée d'AVIREY. — 1 vol in-8° de VIII-406 pages, chez E. Maillet ; — prix : 7 fr.

Matérialisme (le) *devant la science, exposition de la doctrine des matérialistes et des spiritualistes ; immortalité de l'âme,* par M. Charles ROQUETTE, docteur en médecine, membre de l'académie de la religion catholique de Rome. — in-12 de 74 pages, chez J.-B. Baillère et fils ; — prix : 1 fr.

Parole (la) *de Pie IX,* ou *Recueil des paroles, discours, homélies, allocutions, exhortations,* etc., *prononcés* par N. S. P. le pape PIE IX *depuis le commencement de son pontificat jusqu'à nos jours, publié en Italie, avec les encouragements de Sa Sainteté,* par M. l'abbé MARCONI, *traduit, avec l'autorisation exclusive de l'auteur,* par M. l'abbé Ant. RICARD, chanoine honoraire de Marseille et de Carcassonne ; — 2e *édition, augmentée de tous les discours prononcés jusqu'à ce jour, et précédée d'une lettre de* Mgr l'ÉVÊQUE DE RODEZ. — 1 vol. in-8° de VIII-404 pages, chez V. Sarlit ; — prix : 4 fr.

Voir, sur la 1re édition, notre tome XXXVI, p. 317.

Recueil *de prières exclusivement empruntées aux saints,* par Mlle Thérèse Alphonse KARR. — 1 vol. in-32 de 306 pages, chez F. Bouquerel ; — prix : 1 fr.

Approuvé par S. E. le cardinal archevêque de Bordeaux, et par Mgr l'évêque de Carcassonne.

Savants (les) *irréligieux, erreurs de MM. Th. Le Hardy de Beaulieu, P. Ithier, E. Leclerq, T. Daudon et autres,* par M. Louis CHAMPIGNY, instituteur. — In-12 de 64 pages, chez V. Devaux et Cie, à Bruxelles, chez W. Van Gulick, à Bois-le-Duc, et chez C. Dillet, à Paris ; — prix : 30 c.

Technologia *scholastica,* seu *Termini et distinctiones juxta scholasticos,* auctore E. TAJANI, presbytero, et olim in seminario senonensi philosophiæ professore. 1 vol. in-12 de 212 pages, chez J.-B Pélagaud, à Lyon et à Paris ; — prix : 1 fr. 50 c.

Voyage *en Espagne et coup d'œil sur l'état social, politique et matériel de ce pays,* par M. Auguste MALENGREAU, docteur en droit, membre de la société littéraire de l'université de Louvain, etc. — 1 vol. grand in-8° de 258 pages, chez V. Devaux et Cie, à Bruxelles, et chez C. Dillet, à Paris ; — prix : 7 fr.

J. DUPLESSY.

TABLES.

I

TABLE DES ARTICLES RELATIFS A LA *Bibliographie catholique*, A L'ŒUVRE DES BONS LIVRES ET A DES SUJETS GÉNÉRAUX

II

TABLE ALPHABÉTIQUE DES OUVRAGES EXAMINÉS.

On conçoit sans peine que le classement des livres tel que nous le donnons dans la table suivante ne saurait être absolu, c'est-à-dire qu'un ouvrage peut souvent convenir à plusieurs classes de lecteurs. Par la classification que nous employons, nous voulons surtout caractériser les ouvrages, et nous croyons qu'il serait difficile d'en donner une plus rigoureuse; mais on conçoit, par exemple, qu'un livre de piété ou d'instruction religieuse conviendra à beaucoup de lecteurs à la fois.

Explication des signes employés dans cette table, et qui précèdent les titres des ouvrages.

N° 1. Indique les ouvrages qui conviennent aux ENFANTS.

2. — les ouvrages qui conviennent aux personnes d'une INSTRUCTION ORDINAIRE, telles que les artisans et les habitants des campagnes.

3. — les ouvrages qui conviennent aux JEUNES GENS et aux JEUNES PERSONNES. — Le titre de l'ouvrage indique souvent qu'un livre convient plus particulièrement à un jeune homme ou à une jeune personne.

4. — les ouvrages qui conviennent aux personnes d'un AGE MUR, aux PÈRES et aux MÈRES de famille, à ceux qui sont chargés de l'éducation des autres.

5. — les ouvrages qui conviennent aux PERSONNES INSTRUITES, qui aiment les lectures graves et solides.

6. — les ouvrages de CONTROVERSE, de DISCUSSION RELIGIEUSE OU PHILOSOPHIQUE.

*. — les ouvrages d'INSTRUCTION RELIGIEUSE, ASCÉTIQUES et de PIÉTÉ.

†. — les ouvrages qui conviennent particulièrement aux ECCLÉSIASTIQUES.

A. — les ouvrages qui conviennent à TOUS LES LECTEURS.

Y. — les livres absolument MAUVAIS.

M. — les ouvrages MÉDIOCRES, même dans leur spécialité.

R. *Placée toujours après un chiffre*, cette lettre, qui n'est qu'un signe de prudence, indique que, pour la classe de lecteurs spécifiée par le chiffre ou par les chiffres précédents, l'ouvrage en question, quoique bon ou indifférent en lui-même, ne peut cependant, à raison de quelques passages, être conseillé ou permis qu'avec *réserve*.

Y. *Placée après un chiffre*, cette lettre indique un livre *dangereux* pour le plus grand nombre de lecteurs de la *classe spécifiée*, et qui ne peut être *lu que par quelques-uns*, et pour des *raisons exceptionnelles*.

NOTA. Un petit trait [—] placé entre deux chiffres indique que l'ouvrage classé par ces chiffres convient aussi à toutes les classes intermédiaires; ainsi 1—6 veut dire que l'ouvrage convient aux lecteurs des classes 1 à 6, soit 1, 2, 3, 4, 5 et 6.

A.

C.

D.

F.

G.

H.

I.

J.

L.

M.

W.

Z

III

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS.

A.

B.

J.

K.

L.

M

PARIS. — IMP. DE VICTOR GOUPY, RUE GARANCIERE, 5.